BULLETIN

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE

DE

SAINT-BONIFACE

RAPPORT DE SA GRANDEUR MGR TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE, À MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

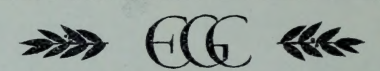
VOL. V

FASCICULE 2

ANNÉE 1915



IMPRIMERIE DU "MANITOBA"
Saint-Boniface, Man.



BULLETIN

DE LA

SOCIETE HISTORIQUE

DE

SAINT-BONIFACE

RAPPORT DE SA GRANDEUR MGR TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE, À MESSIEURS LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

VOL. V

FASCICULE 2

ANNÉE 1915



IMPRIMERIE DU "MANITOBA"
Saint-Boniface, Man.

Note de l'Editeur

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs un document inédit sur les soixante-dix premières années de l'histoire de l'Eglise dans l'Ouest canadien. Ce document est aussi important qu'intéressant. Il est dû à la plume de Mgr Taché et il a été conservé dans les archives de l'archevêché. Dom Benoît, qui l'a consulté il y a dix ans lorsqu'il écrivit *La Vie de Mgr Taché*, l'apprécie comme suit (tome II, pages 589 - 591):

" Pendant que M. Bernier (l'honorable sénateur) rééditait les *Vingt années de missions* des Pères Oblats et que Mgr Taché se proposait d'écrire les *Vingt années* suivantes, le prélat faisait un tableau succinct, mais fort remarquable de l'évangélisation des Pays d'en Haut depuis l'arrivée de Mgr Provencher. . .

" Ce travail est un document historique d'une haute valeur; ce sont les *Actes des Apôtres* du Nord-Ouest: jusqu'à la fin du monde, on le consultera comme la chronique abrégée, mais parfaite des Pays d'en Haut pendant les soixante-dix premières années de leur histoire religieuse, et comme le mémorial de l'état des missions catholiques dans ces mêmes pays en 1888.

" Faut-il le remarquer cependant ? Ce monument d'un intérêt si élevé a passé à peu près inaperçu. Les hommes de mérite auxquels il était adressé, malgré leur amour des missions, ne l'ont pas remarqué; c'est en vain qu'on le chercherait dans les annales où il devrait occuper une place d'honneur."



RAPPORT

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR TACHE

ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

SAINT-BONIFACE, MANITOBA,
16 JUILLET 1888.

A Messieurs les Directeurs de
l'Œuvre de la Propagation de la Foi

MESSIEURS,

Il y a aujourd'hui soixante-dix ans que M. Joseph-Norbert Provencher, premier missionnaire, et plus tard premier évêque de Saint-Boniface, débarquait sur la rive de la Rivière-Rouge, et, il y a aujourd'hui trente-cinq ans que Mgr Taché apprenait, à l'Ile-à-la-Crosse, la mort de Mgr Provencher, auquel il succédait en devenant le second évêque de Saint-Boniface.

Ces deux anniversaires en un même jour me paraissent un fait digne de remarque, pour fixer l'attention. Mgr Provencher arrive pour fonder une mission à Saint-Boniface. Trente-cinq ans après, jour pour jour. son successeur apprend sa mort et aujourd'hui, trente-cinq après encore, jour pour jour, ce successeur prend la liberté de vous tracer ces lignes, qu'il espère devoir vous intéresser, puisque ce qu'il va vous dire est en partie le fruit de la générosité de l'œuvre admirable, que vous dirigez avec tant de zèle et de succès.

La fondation de la mission de la Rivière-Rouge est antérieure à l'*Association de la Propagation de la Foi*, puisque c'est le 16 juillet 1818 que Mgr Provencher et son zélé compagnon dressaient leurs tentes dans ces déserts qu'ils ont arrosés de leurs sueurs et fécondés de leurs travaux.

Même après sa fondation, l'*Association de la Propagation de la Foi* ne put pas venir de suite au secours des missions dont il est question; néanmoins durant les soixante-dix années d'existence de ces mêmes missions, cinquante allocations annuelles sont venues les sou-

tenir et leur permettre de s'étendre et de se développer. Vous avez donc bien droit, Messieurs, et vos associés ont droit avec vous, de savoir quel a été le résultat extérieur de votre générosité et de vos sacrifices. J'ai été frappé par l'idée que cette période de soixante-dix années, se divise exactement en deux époques d'égale durée: la première comprenant toute la vie de missionnaire de Mgr Provencher et la seconde comprenant toute l'administration de son successeur jusqu'à ce jour. C'est peut-être un fait assez rare que deux hommes se partagent également la direction d'une mission pendant soixante-dix ans ! Me serait-il permis d'ajouter que c'est aussi un fait assez rare, qu'une mission commencée avec *rien* dans un pays d'aussi difficile accès alors, et sous des auspices aussi peu favorables, prenne en soixante-dix ans l'expansion qui sera constatée dans les pages suivantes.

Je vais probablement répéter bien des choses qui ont été dites. Vous me pardonnerez, parce que j'ai le désir de donner une idée d'ensemble, et de consigner tout ce qui me paraît nécessaire pour donner l'intelligence de ce qui s'est fait ici, même à ceux de vos lecteurs qui sont les moins familiarisés avec la connaissance de notre pays.

I

MGR PROVENCHER A SAINT-BONIFACE PENDANT TRENTE-CINQ ANS.

En 1818, l'Evêque de Québec étendait sa juridiction vers l'Ouest jusqu'à l'océan Pacifique. Pour faciliter un peu son administration, il partagea son immense diocèse en plusieurs districts. Celui dit de la Rivière-Rouge, qui forma plus tard le diocèse de Saint-Boniface, s'étendait du 91o de longitude jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et du 49o de latitude jusqu'à l'océan glacial arctique, formant une superficie neuf fois plus considérable que celle de la France. Au commencement de 1818, ce vaste territoire n'avait pas de missionnaires, ni rien de religieux; la population indigène était toute infidèle. Ceux qui y avaient été amenés par le désir de faire fortune, en se livrant avec les sauvages au commerce des pelleteries, n'avaient point en général amélioré la condition morale des infidèles; pourtant quelques nobles exceptions avaient jeté un peu de lumière sur ce trop sombre tableau; on voulait une amélioration.

La divine Providence avait en réserve des grâces pour ce pays, et dans les impénétrables calculs de sa charité, elle inspira à un noble Ecossais l'idée de fonder une colonie qui serait une oasis de civilisation au milieu de ces plaines et forêts, où erraient les tribus sauvages. Pour civiliser, pour coloniser, il faut le sentiment chrétien, et Lord

Selkirk, protestant, demanda à l'Evêque de Québec de lui donner des prêtres catholiques pour l'aider à asseoir et développer l'œuvre philantropique qu'il avait entreprise. La demande du noble Lord fut accueillie favorablement. Le 19 mai 1818, Messieurs Joseph-Norbert Provencher et Sévère Dumoulin, ainsi qu'un jeune séminariste, s'embarquaient à Montréal sur un canot d'écorce pour aller porter au Nord-Ouest la bonne nouvelle du salut, et dire à ces peuples nomades qu'en cherchant le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste leur serait donné par surcroît.

Après cinq semaines d'une navigation pénible et dangereuse, les envoyés évangéliques atteignaient la limite orientale de l'immense district où ils allaient exercer leur zèle; trois semaines plus tard ils remontaient la Rivière-Rouge qui donnait son nom à ce district, puis le 16 juillet, ils débarquaient sur la rive gauche de cette rivière, au Fort Douglas, en face de Saint-Boniface qu'ils venaient fonder. Chemin faisant, ils avaient vu trois stations dans leur district; le Fort Douglas était la quatrième; à cela et à eux-mêmes se bornait alors l'action catholique dans ce pays.

Les vertueux prêtres se mirent à l'œuvre avec un courage et un zèle dignes de l'héroïsme qu'ils avaient manifesté, en acceptant la mission exceptionnellement difficile qui leur avait été offerte.

Sans pouvoir entrer dans le détail de tout ce que les missionnaires ont eu à souffrir, peut-être que je serai agréable aux lecteurs de vos annales en énumérant quelques-unes des difficultés particulières que les apôtres de ce pays y ont rencontrées. J'en mentionnerai cinq en particulier.

1 — Voyages.

Des bateaux à vapeur sillonnent nos lacs et nos rivières, des chemins de fer sont construits à travers nos plaines, nos forêts et nos montagnes, mais ceci est de date tout à fait récente, et ces améliorations n'ont point étendu leurs avantages sur toute la surface du pays. En parlant de nos voyages, je ne veux faire allusion qu'aux modes usités pendant soixante ans et encore en usage en maints endroits.

Nos voyages d'été se faisaient avec des chevaux dans les prairies, par eau dans les forêts et à pieds dans les montagnes. Les chevaux servaient aux cavaliers, ou étaient attelés à des charrettes tellement primitives, que les roues elles-mêmes n'avaient aucun ferrement, elles étaient toutes de bois. Arrivé sur les bords d'une rivière qu'il fallait traverser, on enlevait les roues de la voiture, on les liait l'une à l'autre horizontalement, puis à l'aide d'une peau d'animal ou d'un prélart, on

en complétait une embarcation sur laquelle on traversait bagages et voyageurs; les chevaux et les cavaliers n'avaient pas besoin d'embarcation, ils passaient les cours d'eau à la nage, quelquefois au milieu des glaces flottantes. Rendu sur l'autre rive on reprenait sa route, se félicitant de n'être point resté dans le fleuve, qui souvent semblait ne pas pouvoir être franchi par de pareils procédés.

Dans les forêts, il n'existait aucune voie praticable, et il fallait recourir à celles que la nature y a tracées par ses fleuves et ses lacs.

On avait à son service les canots d'écorce avec leurs légers avirons, ou les bateaux de bois avec leurs lourdes rames. Les rivières n'ont pas toujours une eau paisible et profonde, les chutes, les cascades, les rapides multiplient les obstacles à la navigation, et souvent il faut portager pour éviter ces obstacles. Les bagages et les canots d'écorce se portent sur les épaules des voyageurs; les bâteaux sont traînés sur le sol, et tout cela nécessite un travail énorme dont la simple vue fait mal.

De Montréal à Saint-Boniface pas moins de soixante-douze portages complets, et à peu près autant de demi-portages, et cela souvent à travers des forêts touffues, par-dessus des rochers abrupts, et au milieu de marécages fangeux et presque impénétrables; en proie, à certaines saisons, aux tortures causées par les insectes qui dévorent les voyageurs; expose à la pluie et à toutes les intempéries, sans autre couche pour la nuit que la terre humide; sans autre abri qu'une tente de toile ou la voûte du ciel, voire même la voûte plus rabaissée de la charette sous laquelle on étend ses membres fatigués: voilà pour nos voyages d'été, pour des voyages comme ceux que Mgr Provencher a faits en venant de Montréal à Saint-Boniface, (600 lieues anglaises), et en retournant par la même voie. Le zélé fondateur de nos missions a fait le trajet de cette manière dix fois, c'est-à-dire qu'il a ainsi parcouru dans cette seule direction 18 000 milles anglais, soit environ 29.000 kilomètres pour aller et revenir le plus directement possible entre deux points donnés.

L'hiver fournit au voyageur son contingent de rigueurs et de difficultés spéciales. Les lacs et les rivières sont glacés et ainsi aucune navigation n'est possible; le plus souvent la neige est trop épaisse pour qu'on puisse se servir de chevaux, même dans les plaines, ou pour qu'ils puissent y trouver leur pâture; les seules ressources sont la raquette que chausse le voyageur et les chiens qu'il attèle à son traîneau. Les hôtelleries ne sont pas plus rapprochées en hiver qu'en été, et pendant des semaines, voire même pendant des mois, des missionnaires ont dû coucher dehors sans autre abri que deux couvertures de laine, sans autre matelas que le sol glacé, demandant à un brasier, souvent mal alimenté, de les protéger en plein air contre une tempé-

rature s'abaissant jusqu'au-dessous de 45 degrés centigrades, et quelquefois sous des latitudes, où le soleil ne se lève pas à l'horizon pendant plus d'un mois. Tels ont été, tels sont encore les voyages d'hiver, là où il n'y a pas de chemin de fer. Dès son premier hiver à Saint-Boniface Mgr Provencher dut faire un de ces voyages d'environ 1 000 kilomètres pour aller baptiser quelques personnes à Qu'Appelle et y bénir quelques mariages.

2 — Pauvreté.

Ceux qui ont fondé les missions dans le diocèse de Saint-Boniface ont eu à lutter contre les rigueurs d'une pauvreté qu'il est difficile d'imaginer, quand on ne l'a pas ressentie soi-même. Les changements opérés dans le pays ont apporté des modifications complètes à certains endroits, des adoucissements presque partout. Aussi je ne prétends pas dire ce qui se fait aujourd'hui, mais bien ce qui s'est souffert d'abord sans oublier que dans certains points plus isolés, les missionnaires auraient raison de dire: "*Nous en sommes encore là.*"

Il faut avoir fait l'expérience de ce qui s'est passé ici pour comprendre le peu qui suffit pour soutenir l'existence humaine.

Mgr Provencher, comme bien d'autres après lui, a été plusieurs années sans pain, se contentant pour toute nourriture tantôt d'un peu de poisson, tantôt d'un peu de viande séchée au soleil. Les associés de *la Propagation de la Foi*, tout en se félicitant si légitimement d'avoir fourni aux missionnaires des aliments indispensables à leur subsistance, seraient bien étonnés si on leur disait combien sont bornées et étroites les limites de ce qui est au service de leurs protégés, quand il leur faut se contenter de ce qui est absolument indispensable pour ne pas mourir de faim. J'ai lu des rapports extrêmement intéressants, où l'on s'efforce de prouver la pauvreté du pays décrite en indiquant l'exiguité des ressources alimentaires; malgré moi j'étais porté à me dire: Nos missionnaires se trouveraient bien partagés s'ils en avaient autant.

Les sauvages du Nord-Ouest de l'Amérique sont ce qu'il y a de plus pauvre au monde. Point d'habitation qui mérite ce nom, presque pas de vêtements; une nourriture plus que précaire. Les missionnaires, au début surtout de leurs établissements, ont dû partager l'extrême pauvreté de ceux qu'ils voulaient gagner à Dieu, dont la voix semblait leur renvoyer les accents du prophète: "*tibi derelictus est pauper.*"

Je ne crois pas que nulle part au monde, des prêtres aient été aussi mal nourris, aussi mal logés ou aussi mal vêtus que ceux qui sont venus planter la croix sur les bords de la Rivière-Rouge, et sur les fleuves de notre Nord-Ouest. Non seulement il leur a fallu se conten-

ter d'aliments grossiers, sans apprêts, sans assaisonnement et d'une malpropreté dégoûtante, mais ils ont même été souvent réduits à une indigence extrême, étant quelquefois plusieurs jours sans aucune nourriture. Il ne se passe presque pas d'année sans que nos sauvages, dans un endroit ou dans un autre, subissent les horreurs de la famine; c'est assez dire que leurs missionnaires, pauvres aussi, ne sont point dans l'abondance.

Les huttes que les Robes Noires se sont construites de leurs propres mains, souvent ne s'élevaient guère au-dessus du mérite de la cabane de l'Indien.

Le manque de vêtements suffisants est une source de bien des souffrances; la vermine fait ses délices de cette pénurie; mille autres inconvénients s'enchaînent pour fatiguer et éprouver l'homme élevé dans une condition meilleure, qui est réduit tout à coup à cette profonde indigence. Je n'ai jamais entendu un missionnaire se plaindre de cet état de choses, mais j'en ai trop souffert avec eux et pour eux, pour ne pas y voir une épreuve assez particulière aux contrées dont l'évangélisation a été commencée par Mgr Provencher.

Trop de chrétiens oublient que les richesses sont le surcroît promis à ceux qui, par eux-mêmes ou leurs ancêtres, ont cherché le royaume de Dieu. Les pays sauvages n'ont point reçu ce surcroît, aussi ceux qui travaillent à le leur procurer doivent tout d'abord partager la misère de ceux qu'ils veulent rendre participants des avantages que la civilisation chrétienne prépare aux nations.

3 — Isolement.

Les voyages multiplient les fatigues, la pauvreté donne à souffrir, mais ces inconvénients sont facilement vaincus par l'énergie de la volonté, quand cette énergie est servie par une santé vigoureuse. Les épreuves naturelles ne frappent pas au cœur. Il est dans la vie des apôtres du désert quelque chose de plus redoutable. Une de leurs grandes difficultés, c'est l'isolement.

Nous venons de voir deux prêtres débarqués à la Rivière-Rouge; ils ne s'y sont rendus qu'après deux mois d'un voyage extrêmement pénible; ils doivent se séparer de suite pour faire plus de bien; ils ne recevront des nouvelles du reste du monde que deux fois l'an; aussi comme ils ont dû se trouver seuls ! ! Et comme ils ont été isolés, ceux qui, à leur exemple, se sont enfoncés plus tard, encore plus loin dans l'intérieur du pays pour y étendre le règne de Jésus-Christ ! Quelques-uns ont été des années entières sans voir un confrère, sans rencontrer une personne en communauté d'idées et de sentiments avec eux. Il

faut avoir goûté et dégusté cet isolement pour en sentir toute l'amertume.

Il faut s'être trouvé seul au milieu du désert et de la forêt pour apprécier sa propre insuffisance. Quel vide au cœur ont éprouvé quelques-uns des nôtres, lorsqu'au sortir de leur ordination, sans expérience, ils se sont vus seuls, ne pouvant ni communiquer leurs inquiétudes, ni demander un conseil qui leur eût fait tant de bien. Oui, le cœur se serre quand il sent vivement et qu'il n'a personne à qui le dire. La solitude a sans doute ses avantages; elle permet de se replier sur soi-même, et de chercher une leçon dans tout ce qui nous environne; mais on se lasse de ces enseignements muets, et il est incontestable que l'isolement a été une des grandes souffrances de nos missionnaires.

4 — Ignorance des langues.

La confusion de Babel a été un châtiment, ce châtiment a pesé d'un poids bien lourd sur le cœur des jeunes missionnaires évangéliques qui ne sortaient point du cénacle. Le diocèse de Saint-Boniface renfermait, dans ses anciennes limites, cinq nations différentes, parlant des langues entièrement étrangères les unes aux autres. Ces langues se subdivisent en de nombreux dialectes qui n'ont souvent que peu d'analogie entre eux. Au commencement de nos missions ces langues étaient parfaitement inconnues; point de grammaire; point de dictionnaire; aucun écrit quelconque; pas même d'interprètes instruits pour aider à vaincre systématiquement les premières difficultés. Voilà donc des hommes en face de tribus qu'ils veulent instruire et avec lesquelles ils ne peuvent communiquer.

Il faut tâtonner et, par des signes, commencer à apprendre les noms des choses les plus usuelles. Après des mois de recherche, croire saisir quelques règles de grammaire, un mois plus tard, rire de la bonhomie avec laquelle on avait cru faire une découverte. On commence à essayer de rédiger quelques prières, quelques leçons de catéchisme; on craint que chaque phrase ne soit une hérésie, et de fait, que de choses incroyables et incompréhensibles ont été dites dans les premiers essais du genre. Il y a là un travail colossal. Aujourd'hui nous possédons des grammaires, des dictionnaires, des livres religieux dans presque tous les dialectes du pays. Nos sauvages chrétiens ont presque tous appris à lire en leurs langues respectives; nous ne sommes plus étrangers les uns aux autres. Pour les missionnaires des sauvages ce n'est plus l'isolement du début, ce n'est plus la solitude que l'ignorance des langues crée au milieu même des multitudes. Bien sûr, pour juger de ce qui s'est fait dans le pays, il faut savoir ce que je viens de dire. Je pourrais presque ajouter qu'il faut en avoir fait l'expérience. Je n'hésite nullement à affirmer que pour ma part l'igno-

rance des langues est ce qui m'a fait le plus souffrir au milieu des indigènes; je pourrais même ajouter au milieu des européens, car les nations européennes forment ici des groupes différents, qui viennent ajouter la variété de leurs idiomes à la variété de ceux des naturels, et volontiers je conseillerais à ceux qui veulent se faire missionnaire, de ne négliger aucune occasion d'étudier les langues quelles qu'elles soient.

5 — L'INQUIÉTUDE DU SUCCÈS.

L'énumération des difficultés indiquées plus haut semble bien peu de chose comparée à la douleur poignante qu'éprouve le missionnaire lorsqu'il croit travailler en vain à régénérer des peuples. Le zèle de Mgr Provencher a été cruellement éprouvé à cet égard; il est peut-être permis de dire que quelque légitimes que soient les impatiences du zèle, elles peuvent causer une peine qui a ses exagérations. Le pays autour de Saint-Boniface jusqu'à des centaines de milles est la patrie des Sauteux. Cette nation s'est montrée très rebelle à la grâce; c'est à elle que la lumière de l'Evangile a été offerte tout d'abord, cette lumière si douce a paru trop vive à des yeux habitués à s'arrêter sur les obscurités de la matière et des sens. Des établissements commencés en faveur des Sauteux ont été abandonnés. Le premier Evêque de Saint-Boniface, malgré son zèle, dut dire à ses missionnaires trop peu nombreux de secouer la poussière de leurs pieds et de porter aux tribus éloignées qui le désiraient, l'enseignement chrétien.

D'autres ont profité de la grâce que les Sauteux refusaient; c'est ainsi que les Sauvages de l'extrémité du Nord-Ouest du diocèse sont devenus chrétiens, tandis qu'au contraire le premier missionnaire de la Rivière-Rouge voyait assez près de sa cathédrale des païens.

Nulle part l'échec n'a été complet, mais en certains endroits le succès n'a pas été assez prompt ni assez entier, pour épargner aux missionnaires les inquiétudes et les angoisses au sujet de ce qu'ils désiraient le plus. Nos missions sont commencées depuis soixante-dix ans. Dans le Nord-Ouest, j'ai pleuré bien des fois de bonheur à la vue des triomphes de la grâce; ici et dans les plaines de l'Ouest, nous avons souvent gémi de ce qui nous paraissait un insuccès, et pourtant en réfléchissant sérieusement je crois que partout il s'est fait un grand bien.

Les difficultés que je viens d'indiquer ont été le partage de tous les missionnaires de l'ancien diocèse de Saint-Boniface, au moins au début des établissements qu'ils y ont fondés. Pas n'est besoin d'ajouter que Mgr Provencher, le premier de tous, a dû rencontrer toutes ces contradictions, les supporter pendant plusieurs années, les vaincre, et qu'il a réussi à les tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Après avoir envoyé des hommes de la Prière à la Rivière-Rouge, l'Evêque de Québec, l'illustre Mgr Joseph-Octave Plessis, passa en Europe pour obtenir de Rome et de l'Angleterre la réalisation des projets qu'il avait conçus au sujet de la division de son immense diocèse, qui embrassait encore à cette époque presque toute l'Amérique britannique du Nord. Sans réussir immédiatement, le prélat put entrevoir que l'Angleterre elle-même finirait par acquiescer à ses demandes. On avait été très opposé à la multiplication des évêchés, mais l'éminence de celui qui plaidait la cause des âmes fit une profonde impression sur les hommes d'Etat anglais et prépara la liberté si complète, dont l'Eglise jouit aujourd'hui dans les domaines de la Couronne britannique en Amérique. Ce commencement de succès fit qu'à Rome, on donna des bulles à ceux que Mgr Plessis désigna pour être placés comme évêques à la tête des districts qu'il avait déjà formés. Parmi les nouveaux élus se trouvait le nom de Mgr J.-N. Provencher qui fut préconisé comme évêque de Juliopolis *in partibus infidelium.*

Mandé à Québec, le curé de Saint-Boniface y retourna en canot d'écorce. Après des objections inspirées par son humilité, il donna son acquiescement inspiré par le zèle et le dévouement. Il avait fait l'expérience de la vie de missionnaire; il y avait souffert plus qu'on ne saurait le croire; il en revenait, et ses vêtements réduits en haillons prouvaient assez ce qu'il avait enduré. Son Supérieur ecclésiastique lui remet le parchemin qui le nomme évêque. S'il accepte il lie son existence à ces missions où il a tant souffert et où il doit tant souffrir; s'il refuse c'est un échec terrible porté à ces mêmes missions. L'homme de Dieu se trouve en proie à une lutte violente, il veut et il ne veut pas. Mais la grâce triomphe enfin des répugnances, il fait au Seigneur le sacrifice de tout son être, il accepte d'être évêque à la Rivière-Rouge.

Il y retourne au printemps de 1822, toujours en canot d'écorce, il va continuer son apostolat sans autres changements dans sa position que le caractère sacré de l'épiscopat qu'il a reçu. Il n'a pas même de juridiction qui lui soit propre, il est toujours l'auxiliaire de l'Evêque de Québec et il demeure dans ces conditions jusqu'en 1844.

Pendant ces premières vingt-six années Mgr Provencher a eu à diriger dix missionnaires qui lui étaient envoyés de Québec et qui y étaient rappelés suivant que l'Evêque diocésain le jugeait à propos. Six, Messieurs Dumoulin, Destroismaisons, Harper, Boucher, Poiré et Demers avaient déjà laissé le district lorsqu'il fut érigé en vicariat apostolique. Il n'en restait plus que quatre, Messieurs Belcourt, Thibault, Mayrand et Darveau. Quatre était le chiffre le plus élevé obtenu à la fois. Mgr Provencher avait débuté avec un seul compa-

gnon, le nombre en fut porté à deux et trois jusqu'à ce qu'en 1841 il atteignit le chiffre de quatre.

On est étonné quand on se rend compte de l'immensité du travail que se sont imposé ces prêtres dont on ne saurait assez louer le zèle, et qui ont porté la nouvelle du salut jusqu'à des distances étonnantes; franchissant tout l'espace qui se trouve entre la rivière Assiniboine et le Missouri; descendant tous les cours d'eau qui mènent des Etats-Unis à la Baie d'Hudson; s'élançant à travers les interminables plaines de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses; se multipliant de mille manières, à l'exemple de leur chef, pour atteindre les chrétiens disséminés dans ces déserts sans fin, et tenter la conversion des tribus infidèles qui erraient en tous sens, à la suite des troupeaux d'animaux sauvages qu'ils poursuivaient. Il faudrait des volumes pour dire les actes héroïques, pour décrire les scènes émouvantes, les péripéties de tous genres qui ont marqué la carrière de ces pionniers de la Foi.

Au 16 avril 1844, le Saint-Siège détacha du diocèse de Québec le district de la Rivière-Rouge pour l'ériger en vicariat apostolique, qu'il confia tout naturellement à Mgr Provencher, lui conservant son titre d'Evêque de Juliopolis, mais lui conférant une juridiction indépendante de celle de l'Evêque de Québec. C'est dans cette dernière ville que le nouveau Vicaire apostolique apprit les changements qui avaient lieu. Il en était à son cinquième voyage de la Rivière-Rouge et à son retour d'un deuxième en Europe. Il y était allé pour la deuxième fois travailler dans les intérêts des populations confiées à ses soins et solliciter les secours de la *Propagation de la Foi.*

Le Vicaire apostolique du Nord-Ouest reprit son canot d'écorce et se remit en route pour Saint-Boniface emmenant avec lui deux jeunes prêtres, Messieurs Laflèche et Bourassa, et quatre Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises de Montréal.

Ce secours exceptionnel et l'espoir d'un plus grand remplissaient de joie le cœur si zélé de Mgr Provencher. Une épreuve cruelle l'attendait; à son arrivée à Saint-Boniface il apprit que l'un de ses quatre prêtres qu'il y avait laissés, M. J.-E. Darveau, s'était noyé (1) dans le lac Winnipegosis, en laissant la Baie des Canards pour se rendre à la

---

(1) Comme Mgr Provencher, Mgr Taché était resté sous l'impression que M. l'abbé Jean-Edouard Darveau s'était noyé. La manière, dont la nouvelle avait été apportée à Mgr Provencher, faisait croire à une mort accidentelle. C'est le R. P. J. Camper, O. M. I., vieux missionnaire, qui a appris des sauvages eux-mêmes il y a quelques années que le généreux missionnaire avait été bel et bien massacré. Cf. *Les Cloches de Saint-Boniface*, vol. XI, 186, et vol. XIII, 185 et 220. — *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest*, par le R. P. A.-G. Morice, O. M. I., vol. I, 254 - 266.

mission du Pas. Le nouveau Vicaire apostolique s'était assuré les services d'une Congrégation religieuse. Au mois d'août 1845 le R. P. Aubert et le Frère Taché débarquaient à Saint-Boniface. Le canot qui les avait amenés reprenait à son bord M. Mayrand qui, après un apostolat de sept ans, retournait à Québec pour refaire une santé épuisée au service de la bonne cause. En 1846, les Pères Bermond et Faraud, le Frère Dubé ainsi que les Sœurs de Charité arrivaient du Canada pour grossir la phalange généreuse commandée par Mgr Provencher.

Le Saint-Siège voyant le développement que prenaient les missions du Vicariat apostolique du Nord-Ouest, l'érigea en siège régulier en 1847, et Mgr Provencher, devenu titulaire, prit canoniquement possession de sa cathédrale de Saint-Boniface le 18 juin 1848.

Tous ces actes si solennels allaient donner une nouvelle impulsion à l'œuvre sainte qui absorbait toute l'existence et toutes les pensées du premier Envoyé de Dieu à la Rivière-Rouge.

Au mois de juin le R. P. Faraud partait pour aller rejoindre ses confrères à l'Ile-à-la-Crosse et les RR. PP. Maisonneuve et Tissot arrivaient de France; l'allégresse la plus légitime faisait battre de bonheur le cœur de Mgr Provencher qui, pendant trente ans, avait gémi de son isolement et de l'impuissance pour le bien à laquelle le réduisait le petit nombre des ouvriers évangéliques; c'est alors qu'il songea à écarter le danger auquel sa mort pourrait exposer son diocèse. Les distances, la difficulté des communications ne lui avaient permis de prendre possession de sa cathédrale qu'un an et quatorze jours après en avoir été nommé le titulaire. En cas de mort, le siège pouvait rester vacant pendant longtemps au grand détriment de l'œuvre. D'ailleurs les infirmités avaient prévenu l'âge du prélat, il ne lui était plus possible de voyager en hiver, et très difficile de le faire en été; pourtant les chrétientés nouvelles avaient besoin de voir le premier Pasteur et d'en recevoir les grâces du Saint-Esprit; les missionnaires avaient besoin de la présence de leur Evêque. Tous ces motifs déterminèrent Mgr Provencher à demander au Saint-Siège de lui accorder un coadjuteur avec droit de succession. Cette demande fut accueillie favorablement par Sa Sainteté Pie IX. Le 14 juin 1850 des bulles furent signées par le Souverain Pontife, nommant le P. Taché, évêque d'Arath, *in partibus infidelium* et coadjuteur *cum futura successione*. A peu près au même temps le R. P. Aubert était rappelé en Canada et remplacé par le R. P. Bermond comme supérieur des Oblats du diocèse de Saint-Boniface.

Le P. Taché, obéissant à la voix de ses supérieurs, vint à Saint-Boniface au mois d'août 1851, passa de suite en Canada, puis traversa l'Atlantique pour débarquer au Havre le 1er novembre, aller recevoir à Marseille son obédience de la part de Mgr de Mazenod, fondateur

et supérieur général des Oblats, et le 23 novembre 1851 être sacré à Viviers, dans la cathédrale de Mgr Guibert, Oblat lui aussi.

Le jeune évêque venait à peine d'atteindre sa vingt-septième année. Il alla à Rome demander au Vicaire de Jésus-Christ de bénir sa bonne volonté et de soutenir son courage; puis il reprit le chemin de Saint-Boniface où il arriva le 27 juin en compagnie de M. Lacombe et du R. P. Grollier qui tous deux ont joué un si grand rôle dans le développement des missions sauvages. Le coadjuteur, avait de plus l'assurance qu'à l'automne, les RR. PP. Rémas et Végreville arriveraient sur ce théatre sur lequel ils exercent encore leur zèle, ainsi que le Frère Alexis Reynard, celui-là même qui, vingt-cinq ans plus tard, fut tué et mangé par un sauvage.

Les besoins des missions de l'extrémité du diocèse réclamait la présence du coadjuteur, ce qui ne lui permit de demeurer qu'une dizaine de jours auprès de son vénérable Evêque. Mgr Taché fit ses adieux à Mgr Provencher, ce saint viellard, donnant à sa voix un accent de profonde conviction, dit à son jeune Auxiliaire: "*Je vais mourir bientôt, je ne vous reverrai plus.*" L'Evêque d'Arath retourna à l'Ile-à-la- Crosse, et c'est là que le 16 juillet 1853, il apprit que le premier Evêque de Saint-Boniface était mort, et que par là même il devenait le second titulaire de ce siège. En effet, le 7 juin 1853, Mgr Provencher s'était endormi dans le Seigneur; il était âgé de soixante-six ans et en avait passé trente-cinq à la Rivière-Rouge. La vigueur de son tempérament n'avait pu défendre plus longtemps son existence contre les conséquences du rude labeur imposé par sa vie de missionnaire. Le vénéré prélat ne succomba à aucune maladie aiguë, il s'éteignit insensiblement épuisé; il ne fut retenu au lit que quelques jours, mourut dans le parfait usage de ses facultés, et préocupé jusqu'au dernier instant du soin de ses missionnaires et des succès de leur œuvre commune.

Mgr Provencher est une des grandes figures de notre Eglise du Canada. Son humilité lui a toujours fait rechercher l'ombre, mais ses œuvres et sa vie brillent d'un éclat tout particulier.

Pendant son administration, le royaume de Jésus-Christ s'est étendu à des distances considérables puisque de son vivant la bonne nouvelle du salut, a retenti dans les plaines de l'Ouest jusqu'à la Baie d'Hudson; le long de tous les fleuves et sur les bords de tous les lacs de son vaste diocèse, jusqu'au grand Lac des Esclaves. Les grandes lignes de longs voyages accomplis par quelques ouvriers évangéliques se tracent à travers presque la moitié de notre continent, et se comptent par des milliers et des milliers de kilomètres. Aucun obstacle matériel n'a été assez puissant pour arrêter ceux que Mgr

Provencher guidait et auxquels il donnait l'exemple et disait comme son divin Maître: " *Allez, enseignez toutes les nations.*"

Mgr Provencher a fondé une Eglise dans les déserts, au milieu d'obstacles sans nombre; il ne l'a pas dotée d'établissements nombreux, parce que le personnel à son service était très restreint, parce que les ressources dont il disposait étaient minimes. Il a suppléé à tout cela en voyageant et en faisant voyager beaucoup pour semer partout la semence évangélique, laquelle, il le savait, serait plus tard fécondée par la rosée des grâces célestes, pour préparer des moissons que mûriraient les rayons du divin Soleil. Afin de mieux expliquer cette pensée je donne le tableau suivant:

TABLEAU DE L'ÉTAT COMPARATIF DES MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE À LEUR DÉBUT, AU MILIEU DE LEUR SYSTÈME ET AUJOURD'HUI.

	16 juil. 1818	16 juil. 1853	16 juil. 1888
Archevêque	—	—	1
Evêques	—	1	3
Prêtres séculiers	2	4	25
Séminaristes	1	—	7
Oblats: prêtres	--	7	84
" scolastiques	—	—	2
" frères convers	—	2	52
Jésuites: prêtres	—	—	7
" scolastiques	—	—	6
" frères coadjuteurs	—	—	4
Frères de Marie	—	—	4
Sœurs de la Charité	—	13	103
Aides tertiaires	—	—	31
Sœurs SS. NN. de J. et de M.	—	—	23
Fidèles Compagnes de Jésus	—	—	32
Résidences de missionnaires	—	5	83
Résidences de religieuses	—	2	20
Eglises ou chapelles	—	6	98
Collège classique	—	1	1
Ecoles	—	4	107
Hôpitaux	—	—	3
Hospices	—	1	6
Stations visitées (non bâties)	4	30	112
Etablissements abandonnés	—	6	8

II

MGR TACHE EVEQUE DE SAINT-BONIFACE PENDANT TRENTE-CINQ ANS

Dans la première partie de cette lettre se trouve indiqué ce qui s'est fait dans les missions de la Rivière-Rouge pendant les trente-cinq premières années de leur existence.

Dans la seconde partie on verra consigné le développement que ces mêmes missions ont pris pendant les trente-cinq années subséquentes . . . . . réunissant ainsi toute leur histoire jusqu'à ce jour.

Nous l'avons vu plus haut, l'Evêque d'Arath était coadjuteur de Mgr Provencher. Par le fait même de la mort du premier évêque de Saint-Boniface, Mgr Taché devenait son successeur et, nous le répétons, il en reçut la nouvelle à l'Ile-à-la-Crosse le 16 juillet 1853.

Le second Evêque de Saint-Boniface ne pouvait faire mieux que de suivre la ligne tracée par son admirable prédécesseur; aussi n'eut-il rien à changer dans les plans déjà conçus pour l'évangélisation des vastes contrées soumises à sa houlette pastorale.

Suivant un projet déjà arrêté, le nouvel Ordinaire alla visiter Athabaska. Il se mit en route la nuit même du jour où il apprit la terrible nouvelle de la mort de Mgr Provencher; et c'est pendant ce voyage qu'il écrivit aux conseils centraux de *la Propagation de la Foi*, le 22 juillet, une lettre qui a été publiée dans vos annales et qui disait ses regrets, ses craintes et ses espérances.

Mgr Taché se rendit à Athahaska, mission de la Nativité. C'était la première visite d'un évêque en ces lieux, et l'évêque lui-même était précisément le premier prêtre qui avait commencé à en évangéliser les sauvages six ans auparavant.

Les Pères Faraud et Grollier reçurent avec joie leur nouvel Evêque qui était leur frère en religion et leur ami. Celui-ci leur promit de leur envoyer de l'aide aussitôt que possible, afin de les mettre en état de répondre à leur zèle qui les pressait de se rendre jusqu'à l'extrémité du continent.

Il fut décidé que l'hiver suivant le R. P. Grollier irait à l'extrémité du Lac Athabaska commencer la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs, et le prélat remonta dans son canot d'écorce, conduit par deux sauvages, pour retourner à l'Ile-à-la-Crosse. Dix-sept jours de navigation le ramenait de cette visite épiscopale, la première dans ce qui devait être plus tard le vicariat apostolique d'Athabaska-McKenzie.

L'hiver suivant Monseigneur chaussa ses raquettes et à la suite

du traîneau auquel étaient attelés ses chiens, il entreprit la première visite pastorale faite dans les plaines de la Saskatchewan. Il s'arrêta au Lac Froid, au Fort Pitt, au Fort Edmonton et, après dix-sept jours de marche, il s'agenouilla dans la chapelle du Lac Sainte-Anne, la seule à l'ouest de l'Ile-à-la-Crosse.

Ayant goûté les plus douces consolations au Lac Sainte-Anne, l'Evêque fit avec émotion ses adieux au Rév. M. Lacombe qu'il laissa seul, et, en compagnie du R. P. Rémas, se rendit au Lac la Biche où les voyageurs arrivèrent après sept jours de marche à cheval.

Le 1er mai les bénédictions du ciel, par l'entremise de Marie, furent implorées sur le premier édifice que l'on commençait à construire à Notre-Dame des Victoires.

Le R. P. Rémas fut laissé seul aussi, et l'Evêque, prenant son canot d'écorce et deux guides, descendit la rivière aux Castors, et après huit jours de navigation, arriva à l'Ile-à-la-Crosse. C'est ainsi que s'accomplit la première visite épiscopale dans ce qui devait être plus tard le diocèse de Saint-Albert.

Le 27 septembre, l'Evêque de Saint-Boniface, toujours en canot d'écorce avec deux sauvages, laissa de nouveau l'Ile-à-la-Crosse pour aller prendre officiellement possession de sa cathédrale. Il arriva à Saint-Boniface le 3 novembre, après un voyage dans la dernière partie duquel surtout les difficultés s'étaient multipliées au point de devenir alarmantes. La faim et le froid avaient menacé l'existence des voyageurs. Le bonheur goûté à Saint-Boniface fit facilement oubliér ces misères. Les anciens missionnaires étaient des amis; le R. P. Grandin et le Frère Bowes étaient venus augmenter le nombre.

Trois Frères de la Doctrine Chrétienne étaient aussi arrivés pour procurer aux enfants de Saint-Boniface le bénéfice de leur enseignement. Malheureusement, disons-le de suite, ces bons Frères nous laissèrent en 1860.

Au commencement de juin 1855, Mgr Taché retourna à l'Ile-à-la-Crosse; puis au mois de juin 1856 il reprit encore son canot d'écorce pour visiter de nouveau le Lac la Biche, les Pères de la Saskatchewan, revoir Athabaska, revenir à l'Ile à-la-Crosse pour, en repassant par Saint-Boniface où il eut la consolation de saluer le R. P. Lestanc arrivé l'automne précédent, se rendre à Québec et passer en Europe.

Pendant ses courses des trois années précédentes, les missionnaires avaient persuadé à leur Evêque qu'il était fort à propos qu'il les visitât souvent. L'Evêque s'était convaincu lui-même que seul il ne pouvait pas faire face à toutes les exigences de la situation; il en était venu à la conviction qu'en attendant la division du diocèse, il lui fallait un coadjuteur. Il se rendait à Québec pour faire agréer son projet à son métropolitain et aux autres évêques de la province; il

allait à Marseille pour solliciter du fondateur des Oblats, que son coadjuteur fut aussi un Oblat, et pour que tous ceux que cela concernait appuyassent sa demande à Rome. Le résultat de ses démarches fut que, le 10 décembre 1857, le Souverain Pontife préconisa le R. P. Grandin comme évêque de Satala et coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface.

D'autres mesures dans l'intérêt du diocèse avaient aussi contribué à déterminer le voyage du prélat. C'est pendant ce voyage que furent imprimés les premiers livres en langue montagnaise. Les conseils centraux de *la Propagation de la Foi* demandèrent à Mgr Taché de prêcher en faveur de l'œuvre. Malgré ses répugnances, l'évêque missionnaire sentait qu'il devait trop à cette œuvre sublime pour lui refuser le faible concours de sa parole; aussi pendant tout l'hiver il prêcha en faveur de l'œuvre de *la Propagation de la Foi* dans différents diocèses de France et continua la même chose en Canada l'été suivant.

Au mois de novembre 1857 il rentrait dans son diocèse, accompagné du Rév. M. Gascon, pour s'y fixer définitivement. Il eut le bonheur d'y trouver réunis plusieurs missionnaires qu'il avait obtenus pendant son voyage et qui l'y avaient précédé; parmi ces derniers se trouvait le Frère Clut devenu depuis évêque d'Erindel.

La promotion de Mgr Grandin l'appela en France où il fut sacré lui aussi par Mgr de Mazenod au mois de novembre 1859. Le printemps suivant, accompagné des Pères Gasté et Séguin, il revint à Saint-Boniface d'où, malgré le faible état de sa santé, il se dirigea vers l'Ile-à-la-Crosse, amenant avec lui de nouveaux Oblats et trois Sœurs de la Charité destinées à cette mission.

Au mois d'octobre, l'Evêque de Saint-Boniface partit en charrette pour aller visiter le Lac la Biche et le Lac Sainte-Anne.

Rendu à peu près à mi-chemin, au Fort Carleton, la belle saison se prolongeant, l'Evêque crut devoir changer son itinéraire, en ajoutant à sa course quatre ou cinq cents kilomètres qui lui permettraient de revoir son coadjuteur. En effet, le 31 octobre les deux prélats mêlaient leurs larmes de joie. Trois semaines furent employées à préparer les plans de ce qu'il y avait à faire dans l'avenir; la plus importante des décisions prises alors fut que l'on s'efforcerait de réaliser le projet conçu par Mgr Provencher, et que l'on solliciterait la division du diocèse, l'érection du vicariat d'Athabaska-McKenzie et la nomination du R. P. Faraud comme Vicaire apostolique.

Il fut de plus décidé qu'en attendant le résultat de ces demandes Mgr Grandin partirait le printemps suivant pour aller passer trois années entières dans le vicariat projeté, afin de prendre un plus grand

soin des missions et de les multiplier, et que l'Evêque diocésain irait l'année suivante à Québec, à Marseille et à Rome, pour surmonter les obstacles que l'on prévoyait devoir s'opposer au projet que l'on venait d'arrêter.

Pendant ce temps le froid s'étant saisi des lacs et des rivières sur lesquels il fallait voyager, les chiens furent invités à suppléer au canot d'écorce et l'Ordinaire partit avec ses guides et ses fidèles coursiers. Dix jours d'une marche extrêmement pénible l'amenèrent au Fort Pitt, où il laissa ses chiens, monta à cheval et se rendit en cinq jours au Lac la Biche. La visite accomplie, il prit de nouvelles montures et après une course de sept jours, s'agenouilla encore une fois dans la chapelle du Lac Sainte-Anne. Trois semaines des jouissances les plus douces le préparèrent aux fatigues du retour, mais avant de les entreprendre l'Evêque, en compagnie du R. P. Lacombe, choisit l'endroit d'une nouvelle mission et lui donna le nom de Saint-Albert, nourrissant dans son cœur le secret dessein d'y faire établir plus tard un siège épiscopal.

Le voyage avec ses arrêts se prolongea six semaines pendant lesquelles l'Evêque franchit 1,500 kilomètres, traîné par des chiens, couchant vingt-cinq nuits dehors par la saison la plus rigoureuse, sans compter les nuits passées dans les stations échelonnées le long de cette route.

Le 23 février, après une absence de près de cinq mois, l'Evêque de Saint-Boniface rentrait chez lui, mais il faut bien le dire, il rentrait dehors n'ayant plus de demeure. Pendant son absence, le 14 décembre, un incendie violent avait détruit sa cathédrale, son palais épiscopal et tout le mobilier, ne laissant pas un livre de la bibliothèque, pas un vêtement.

Cette catastrophe ajouta aux motifs que le prélat avait de visiter le Canada français et la France pour recueillir des secours. Il partit au mois de juin et c'est en route qu'il apprit la nouvelle d'un malheur plus grand que celui qui avait frappé sa mission. L'illustre fondateur de la Congrégation des Oblats venait de mourir à Marseille. A Montréal Monseigneur de Saint-Boniface fit connaissance avec le R. P. André, qui arrivait de France, en route pour la Rivière-Rouge. Mgr Taché prit part au chapitre général des Oblats et à l'élection du T. R. P. Fabre, successeur de Mgr de Mazenod. A Rome, l'évêque missionnaire fit goûter le projet de diviser son diocèse et d'ériger un vicariat apostolique.

Les conseils généraux de *la Propagation de la Foi* témoignèrent leurs sympathies au prélat éprouvé, et lui votèrent généreusement une somme de 20,000 francs pour l'aider à la reconstruction de sa cathédrale. Les évêques du Canada voulurent bien faire un appel à

leurs ouailles dans le même sens. Avec ces secours l'Evêque de Saint-Boniface retourna chez lui, ayant la consolation d'avoir augmenté son clergé de plusieurs sujets distingués, entre autres l'abbé Ritchot, qui est aujourd'hui le doyen des prêtres séculiers de Saint-Boniface, puis le P. Petitot, l'abbé Grouard et des Sœurs pour le Lac la Biche.

Le 1er novembre 1863 une nouvelle cathédrale était livrée au culte et à la fin du même mois Mgr Faraud, préconisé comme évêque d'Anemour, recevait en France la consécration épiscopale et la charge du vicariat apostolique d'Athabaska-McKenzie. Dans l'été de 1864 Mgr Grandin, après avoir travaillé pendant trois ans dans le nouveau vicariat, revenait à l'Ile-à-la-Crosse.

Mgr Taché allait lui faire visite et y rejoindre le R. P. Vandenberghe, visiteur des missions des Oblats; ces deux derniers passèrent par le Lac la Biche pour se rendre à Saint-Albert, visiter tous les postes du haut de la Saskatchewan et revenir à Saint-Boniface le 23 février, savourant ensemble tout ce temps les délices d'un voyage de chiens.

Au mois de mai 1865, Mgr d'Anemour arrivait à Saint-Boniface avec une nombreuse phalange de nouveaux missionnaires; il venait dans la plénitude du sacerdoce diriger, comme chef, les missions dans lesquelles il avait déjà si généreusement travaillé.

Mgr Taché lui remit avec bonheur la direction de près de la moitié de son diocèse, la partie la plus pauvre dans l'ordre temporel, mais non la moins consolante dans l'ordre spirituel.

Le tableau suivant donnera une idée plus juste de l'état de cette chrétienté naissante. 1o A la fin de l'administration de Mgr Provencher. 2o Lorsque Mgr Taché cessa de la diriger. 3o Aujourd'hui même que Mgr Faraud la dirige encore.

ETAT DE LA PARTIE DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE QUI FORME AUJOURD'HUI LE VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MCKENZIE.

	16 juil. 1853	16 juil. 1865	16 juil. 1888
Evêques	1	1	2
Oblats prêtres	2	8	23
„ frères convers	1	6	24
Sœurs de la Charité	—	—	20
Aides tertiaires	—	—	9
Résidences de missionnaires	1	5	11
Résidences de religieuses	—	—	3
Eglises ou chapelles	1	5	19
Ecoles	—	—	4
Stations non construites visitées	4	7	10
Hospices	—	—	2

L'Evêque de Saint-Boniface et son digne coadjuteur, Mgr Grandin, éprouvèrent une bien grande consolation par la conviction que la création du vicariat d'Athabaska-McKenzie assurait d'une manière indubitable l'existence des missions de cet immense territoire.

Une autre satisfaction pour les prélats, c'est qu'ils sentaient qu'ils pourraient concentrer leurs énergies et leurs moyens d'action sur le reste du diocèse encore trop étendu et par suite trop mal soigné au gré de leurs désirs.

La recherche de moyens à prendre pour fortifier davantage l'œuvre apostolique détermina l'Evêque de Saint-Boniface à se rendre encore une fois dans la province de Québec pour y chercher des missionnaires et correspondre plus facilement avec le R. P. Général des Oblats dans le même but; aussi quelle ne fut pas sa consolation de revenir à l'automne avec cinq nouveaux missionnaires: Messieurs les abbés Dugas, Allard et Kavanagh, ainsi que les RR. PP. Camper et Legoff, qui tous continuent encore aujourd'hui à déployer leur zèle dans les missions qu'ils avaient acceptées avec tant de générosité.

La caravane de ces missionnaires était grossie par la réunion de six Sœurs de la Charité, dont cinq devaient le printemps suivant, aller fonder un établissement de leur ordre sur les bords du fleuve géant du Nord, le McKenzie, au delà du Grand Lac des Esclaves.

Pendant ce temps Mgr Grandin allait de l'Ile-à-la-Crosse visiter la mission de Saint-Pierre, établie à l'extrémité nord du vaste Lac Caribou, et en revenait en hiver.

Le canot d'écorce et les marches à la raquette sont de rudes labeurs pour un évêque qui crache le sang et que la faiblesse et l'épuisement tiennent pendant plusieurs semaines aux portes du tombeau; c'est cependant dans ces conditions qu'il fit ce trajet de plus de 600 kilomètres.

L'année 1867 fut celle des grandes fêtes du 18e centenaire à Rome et aussi celle de la tenue d'un chapitre général des RR. PP. Oblats en France.

L'Evêque de Saint-Boniface et son coadjuteur avaient été invités d'une manière spéciale à prendre part à ces réunions; ils acceptèrent cette consolation d'autant plus volontiers qu'elle leur faisait entrevoir la possibilité de ménager des ressources nouvelles pour faire le bien chez eux.

Dans ce but Mgr Grandin vint de l'Ile-à-la-Crosse à Saint-Boniface toujours à l'aide de ses raquettes et de ses chiens. Avant de partir Mgr de Satala avait vu les flammes détruire en partie l'établissement de l'Ile-à-la-Crosse. Cette catastrophe l'avait fortement éprouvé et ajoutait un motif de plus à son voyage.

De Saint-Boniface les deux évêques voyagèrent ensemble. Quoiqu'en parfaite communauté d'idées, cette fois des sentiments différents les animaient. Mgr Taché désirait vivement faire diviser encore son diocèse pour en confier une partie à Mgr Grandin. Ce dernier, tout en voyant l'à-propos de la division, redoutait la responsabilité personnelle que l'ordre de choses proposé lui imposerait.

Quoiqu'il en soit, au milieu des splendeurs des fêtes de Rome, le projet de division fut accepté en principe à la Propagande. Le T. R. P. Général des Oblats reçut cette nouvelle avec une telle satisfaction qu'il se rendit aux pressantes sollicitations de Mgr Taché et nomma Mgr de Satala supérieur régulier des Oblats, qui se trouvaient dans les limites du diocèse projeté; la circonscription, dont il était question, devait renfermer les districts de la Saskatchewan et de la Rivière aux Anglais.

Les négociations avaient réussi au-delà des espérances de l'Evêque de Saint-Boniface: aussi ce fut avec bonheur qu'il revint dans sa ville épiscopale; cette satisfaction était d'autant plus vive qu'il revenait avec les RR. PP. de Kérangué et Laity qui s'en allaient rejoindre Mgr Faraud, puis les RR. PP. Légeard, Decorby et McCarthy, ainsi que les Frères Doyle et Mulvihill, destinés au diocèse de Saint-Boniface.

Mgr de Satala passa l'hiver en Europe, débarqua au printemps en Amérique et assista au 4e Concile provincial de Québec. Les vénérables Pères du Concile décidèrent qu'ils presseraient à Rome la division du diocèse de Saint-Boniface et l'érection du diocèse de Saint-Albert demandées par Mgr Taché.

Profitant de l'absence de ce dernier, les Pères du Concile décidèrent unanimement que le temps était venu, non seulement de subdiviser le diocèse de Saint-Boniface, mais même d'ériger ce siège en métropole et de former une nouvelle province ecclésiastique, détachée de celle de Québec, devant se composer de l'archidiocèse de Saint-Boniface, du diocèse de Saint-Albert, ainsi que des vicariats apostoliques d'Athabaska-McKenzie et de la Colombie-Britannique.

Mgr Grandin retourna alors à Saint-Boniface, emmenant avec lui plusieurs missionnaires. L'Ordinaire du diocèse remit à son coadjuteur toute l'autorité et tous les pouvoirs nécessaires pour administrer la partie qui devait former plus tard le diocèse de Saint-Albert; il le pria de se fixer à Saint-Albert même et d'y préparer tout ce qui serait nécessaire, en prévision de sa prochaine nomination comme titulaire.

Les deux prélats se séparèrent, persuadés qu'à leur prochaine réunion, ils auraient chacun un siège épiscopal dans ce diocèse, dont l'un n'était que coadjuteur.

En 1869 la convocation du Concile Œcuménique du Vatican rappela Mgr Taché en Europe et ce pour la cinquième fois. C'est dans la ville éternelle qu'il apprit les commotions politiques qui agitaient son pays et menaçaient d'y amener la guerre civile par suite du projet d'annexer la Rivière-Rouge et les Territoires du Nord-Ouest au Canada sans même consulter la population.

Mgr Taché avait prévu ces difficultés, avait même demandé aux autorités civiles à Ottawa de prendre certaines mesures pour empêcher les graves inconvénients qui pouvaient se produire.

On ne tint compte ni de l'opinion, ni des craintes de l'évêque missionnaire. Les Métis de la Rivière-Rouge s'insurgèrent et recoururent aux armes pour forcer le Canada à stipuler avec eux les conditions de leur union. Avant les troubles les observations de l'évêque avaient été mises de côté, mais au moment du danger on se souvint de lui; le gouvernement du Canada le pria de hâter son retour de Rome pour aller travailler à l'apaisement de la population mécontente.

Le Souverain Pontife permit à l'Evêque de Saint-Boniface de laisser le Concile. Dans une audience privée, il le bénit d'une bénédiction toute spéciale pour la circonstance, lui recommanda de tout faire en son pouvoir pour rétablir la tranquillité et la concorde.

Parti de Rome au mois de janvier 1870, Mgr Taché arriva à Saint-Boniface le 9 mars et réussit auprès du peuple dans la mission qui lui avait été confiée.

Ce n'est pas le temps de parler de ces difficultés, dont quelques-unes des conséquences durent encore; leur histoire devra être l'objet d'une étude spéciale.

On stipula et accepta de part et d'autre les conditions auxquelles les territoires du Nord-Ouest entreraient dans la Confédération canadienne. Le 15 juillet 1870 la Couronne d'Angleterre transféra à la Puissance du Canada la possession et le gouvernement de Manitoba (Rivière-Rouge) et des territoires adjacents.

Quelques semaines après les autorités canadiennes prenaient possession du pays sans résistance et sans opposition. Des promesses avaient été faites et pour en presser l'exécution Mgr Taché était allé à Ottawa dans l'été de 1870. Dans le même but, il retourna dans la capitale canadienne à l'automne de 1871 et se rendit jusqu'à Québec.

C'est à cette époque et dans cette ville que Mgr Taschereau, (aujourd'hui cardinal) communiqua à Mgr Taché les nouvelles reçues de Rome. La Propagande avait appuyé les demandes des Pères du 4e Concile de Québec, le diocèse de Saint-Boniface était divisé et une partie était érigée en un nouveau diocèse dit de Saint-Albert. Mgr

Grandin en était nommé titulaire, l'autre partie était constituée en archidiocèse soumis à la juridiction de l'ancien titulaire.

La province ecclésiastique de Saint-Boniface était formée, l'archevêque du premier siège en était le métropolitain, ayant pour suffragants l'évêque de Saint-Albert et les vicaires apostoliques d'Athabaska-McKenzie et de la Colombie-Britannique.

Ces décisions du Chef de l'Eglise enlevaient au diocèse de Saint-Boniface plus de la moitié du territoire qui lui était resté après la création du vicariat d'Athabaska-McKenzie. La Colombie-Britannique n'avait jamais été renfermée dans le diocèse de Saint-Boniface,

Pour mieux faire saisir les avantages de cette nouvelle division du diocèse et le progrès des missions, nous donnons le tableau suivant: la première colonne constate l'état religieux à la mort de Mgr Provencher; la seconde son état lorsqu'il fut soustrait à la juridiction ordinaire de Mgr Taché; la troisième colonne ce qu'est aujourd'hui ce diocèse sous Mgr Grandin.

Etat religieux de la partie du diocèse de Saint-Boniface qui forme aujourd'hui le diocèse de Saint-Albert

	16 juil. 1853	16 juil. 1871	16 juil. 1888
Evêques	1	1	1
Prêtres séculiers	1	—	2
Oblats prêtres	5	11	40
,, scolastiques	—	—	2
,, convers	1	7	25
Sœurs de la Charité	—	9	24
Aides tertiaires	—	3	12
Fidèles Compagnes de Jésus	—	—	22
Résidences de missionnaires	2	10	30
Résidences de religieuses	—	3	6
Eglises ou chapelles	2	10	33
Ecoles	1	4	29
Stations non construites visitées	14	15	17
Hôpitaux	—	2	2
Hospices	—	2	2
Etablissements abandonnés	1	1	2

L'archidiocèse de Saint-Boniface se trouvait réduit aux proportions qui le limitent aujourd'hui. C'était une diminution considérable, diminution de territoire et de responsabilités. Je n'ai pas besoin de dire que grand fut le soulagement éprouvé par l'évêque de Saint-

Boniface. La consolation était d'autant plus grande qu'à Saint-Albert comme à Athabaska-McKenzie l'œuvre des missions était confiée à des mains habiles et expérimentées.

Nos Seigneurs Grandin et Faraud avaient vieilli dans l'apostolat du Nord-Ouest; ils en avaient fait l'œuvre de leur vie; n'étant encore que simples missionnaires, ils avaient circonscrit leur ambition par le désir unique de voir ces missions se développer et s'asseoir d'une manière stable et inébranlable. Devenus évêques, chargés comme premiers pasteurs des âmes qui leur étaient déjà si chères, devenus guides de leurs frères en religion et en apostolat, ils ne pouvaient pas manquer d'imprimer à leurs églises naissantes une impulsion toute pour le bien, la gloire de Dieu et la sanctification des peuples. Aussi, je le répète, grande fut la joie de l'ancien évêque des territoires immenses qu'on venait de soustraire à sa juridiction. D'ailleurs l'archevêque de Saint-Boniface avait largement de quoi exercer sa bonne volonté, puisque sa juridiction continuait de s'étendre sur une superficie double de celle de la France entière et que, de plus, il avait fallu pour ainsi dire négliger cette partie pour aller porter secours au reste du diocèse.

Les lecteurs des annales pourront juger par ce qui suit du développement que les missions ont pris dans ce qui constitue le diocèse de Saint-Boniface depuis que le titulaire actuel en est chargé.

Il a été dit assez clairement plus haut quelles sont les difficultés qui ont forcé Mgr Provencher à ne donner que peu d'extension apparente aux missions plus rapprochées de Saint-Boniface; c'est-à-dire précisément au territoire qui constitue aujourd'hui l'archidiocèse de ce nom; si bien qu'au 16 juillet 1853, ce territoire ne possédait que deux établissements: 1o Celui de Saint-Boniface même où se trouvaient l'évêché, qui servait aussi de collège, la cathédrale, le couvent et la chapelle des religieuses, et deux écoles; il n'y avait que deux prêtres et onze religieuses. 2o Saint-François-Xavier avait son curé et deux religieuses y dirigeaient une école; il y avait là aussi le presbytère, l'église et le couvent. Si l'on ajoute à cela des visites passagères à quelques stations non établies, c'est absolument tout ce à quoi se réduisait le bilan des personnes et des choses ecclésiastiques dans les limites actuelles du diocèse de Saint-Boniface.

L'énumération suivante fera connaître ce qui est aujourd'hui au service de l'Eglise.

Avant de faire cette énumération qu'il me soit permis d'exprimer les regrets que j'ai éprouvés en 1872 par la retraite du Rév. M. Jean-Baptiste Thibault, vicaire général de Mgr Provencher et le mien. M. Thibault a passé 39 ans dans nos missions, y étant arrivé en 1833. Il en a vu et aidé puissamment le développement; sa santé demandait le repos, mais son départ fut vivement regretté.

1o Saint-Boniface.

Cette paroisse a été fondée en 1818 et forme aujourd'hui une ville qui compte une population d'environ 2,000 âmes et est bien douée en établissements de religion, d'éducation et de bienfaisance.

(a) La cathédrale sert d'église paroissiale; elle est bien modeste, mais convenable; c'est un édifice en pierre, qui a eu l'honneur et les grâces de la consécration; outre la cathédrale, Saint-Boniface possède six chapelles dans lesquelles on conserve le Saint-Sacrement et où la sainte messe est dite tous les matins.

En 1887 le saint baptême a été administré à Saint-Boniface à 141 personnes, dont 11 étaient des adultes convertis à la foi et la communion pascale à 1395 fidèles.

L'archevêché a l'avantage de posséder sept prêtres: le R. P. Allard, O. M. I., vicaire général, membre du Bureau d'Education et chapelain des Sœurs de la Charité; le Rév. A. Dugas, curé de la cathédrale; le R. P. Maisonneuve, O. M. I., procureur des évêques et des missions du Nord-Ouest; le Rév. G. Dugas, maître de chapelle à la cathédrale et chapelain du pensionnat et de l'orphelinat; le Rév. G. Cloutier, membre du Bureau d'Education et du conseil universitaire, aumônier de l'hôpital et du pénitencier: le Rév. A. Messier, vicaire de la cathédrale et secrétaire de l'archevêque; le Rév. T. René, aumônier de l'académie Sainte-Marie, directeur diocésain de *La Propagation de la Foi* et de *La Sainte-Enfance.* En dehors de ces positions officielles, les prêtres de l'archevêché de Saint-Boniface aident leur évêque dans une foule de ministères hors de la ville épiscopale. Le Frère Jean Glénat est auprès de Mgr Taché depuis 1860 et lui rend mille services.

L'Education.

(b) L'éducation est soignée d'une manière toute particulière à Saint-Boniface qui possède un collège classique et une académie pour les garçons, ainsi qu'une école normale, un pensionnat et un externat pour les jeunes filles. C'est Mgr Provencher qui a commencé le premier établissement dans ce pays; il avait établi le collège qu'il dirigea dans sa maison jusqu'à sa mort. Mgr Taché continua son œuvre; cette œuvre subit bien des alternatives et même périclita bien des fois pendant environ un demi-siècle.

Depuis une vingtaine d'années l'établissement s'est assis sur des bases solides. Lors de la création de l'université de Manitoba en 1877, le collège de Saint-Boniface se trouva en état de s'affilier à cette uni-

versité, de prendre une part active à son fonctionnement, et, dès le début des examens universitaires, nos élèves remportèrent des succès marqués et ils ont continué ainsi chaque année depuis.

Aujourd'hui le collège de Saint-Boniface est sous la direction des RR. PP. Jésuites, qui ont seize membres de leur Ordre; ils sont aidés par cinq séminaristes qui y poursuivent leurs études théologiques. Le R. P. Lory, recteur, et le R. P. Drummond, professeur de philosophie, sont membres du conseil de l'université de Manitoba, dont le collège fait partie intégrante.

L'édifice au service du collège a été construit à grands frais en 1880-81. Une providence toute spéciale permit à Mgr Taché de liquider la dette énorme qu'il avait contractée pour sa construction. Aucune redevance n'enraye l'action bienfaisante de cet établissement, dont le succès semble tout à fait assuré à la grande satisfaction de celui auquel il a causé tant d'inquiétudes et de soucis. Cent et quelques élèves en suivent les cours. Les garçons en bas âge se préparent à aller au collège en passant par l'académie Provencher. Les classes se font dans l'ancien collège et sont fréquentées par cent-cinquante enfants.

Les familles si chrétiennes de Saint-Boniface ont la consolation de voir leurs filles jouir pour l'éducation d'avantages analogues à ceux que possèdent leurs fils. Les Sœurs de la Charité, dites *Sœurs Grises*, remplissent le noble rôle d'institutrices auprès des enfants de leur sexe à Saint-Boniface; une providence bien exceptionnelle aussi a permis à ces dévouées religieuses de construire un bel et vaste édifice entièrement consacré à l'éducation.

Elles ont là un pensionnat, une académie pour les externes et forment des institutrices dans leurs cours de l'école normale; dix-huit religieuses sont exclusivement consacrées à l'enseignement et 300 enfants fréquentent les classes.

Nos lois d'éducation, si sages et si en harmonie avec le sens de la vraie liberté, favorisent l'instruction chrétienne de notre jeunesse.

Les Œuvres de bienfaisance.

(c) Les œuvres de bienfaisance ne sauraient manquer là où il y a des Sœurs de Charité. Le vieil édifice, berceau de ces œuvres à Saint-Boniface, est encore celui érigé par Mgr Provencher, c'est la Maison-Vicariale, dans laquelle se trouve le noviciat et qui a vu graduellement se grouper autour d'elle un orphelinat, un hospice pour les femmes infirmes et un hôpital pour les malades.

2o Saint-François-Xavier.

La paroisse de Saint-François-Xavier date de 1824; elle dut son existence tout d'abord à l'abandon de l'établissement que M. Dumoulin, premier compagnon de Mgr Provencher, avait desservi à Pembina pendant cinq ans.

Le tracé des lignes internationales ayant démontré que Pembina se trouvait dans les Etats-Unis, le groupe de population qui s'y était fixé voulut rester dans les domaines de l'Angleterre; c'est pourquoi il abandonna Pembina et alla se fixer à 19 milles (30 kilomètres), à l'ouest de Saint-Boniface, sur la rive nord de la rivière Assiniboine.

Saint-François-Xavier possède un excellent curé dans la personne du Rév. M. Kavanagh; trois Sœurs de la Charité y exercent leur zèle; les édifices religieux et d'éducation sont l'église, le presbytère, le couvent et cinq maisons d'école, dont deux sont des centres de stations éloignées, où le curé exerce le ministère de temps en temps.

L'année dernière M. Kavanagh a administré le saint baptême à 60 enfants et la communion pascale à 523 fidèles.

3o Saint-Charles.

A peu près à mi-distance entre Saint-Boniface et Saint-François-Xavier, dans un endroit charmant au nord de l'Assiniboine, est située la paroisse de Saint-Charles. Le premier édifice y fut construit en 1854. La population catholique, environnée de protestants, ne compte que 330 âmes; elle est dirigée par le R. P. Dandurand, O. M. I., autrefois vicaire général de Mgr Guigues à Ottawa, premier Oblat canadien et le plus âgé des missionnaires de Saint-Boniface.

Le Révérend Père se repose de ses fatigues, à l'ombre de ses lauriers et jouit des agréments de la solitude dans sa paisible retraite.

En 1887 il a baptisé 15 enfants et fait faire 185 communions pascales. Saint-Charles possède une modeste chapelle, un presbytère et une école fréquentée par 80 enfants.

4o Saint-Norbert.

La première paroisse fondée par Mgr Taché sur les bords de la Rivière-Rouge est celle de Saint-Norbert, érigée canoniquement en 1857.

La première église, construite en bois, avait été commencée en 1855; elle a été remplacée depuis par un bel édifice en brique qui a reçu les honneurs de la consécration. Assez près de l'église s'élève la

chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, ex-voto élevé à l'honneur de la Sainte Vierge par le digne curé, en mémoire de la protection toute spéciale accordée à sa population lors des troubles politiques de 1869 - 70.

Le presbytère est construit à la droite de l'église, et à la gauche on remarque le couvent des Sœurs de la Charité. Ces religieuses rendent mille services à la population, dirigent une école d'externes, à l'enseignement de laquelle participent une douzaine de pensionnaires.

Trois autres écoles en différents endroits de la paroisse offrent des facilités pour l'instruction de tous les enfants. 63 baptêmes et 630 communions pascales ont été administrés pendant l'année 1887.

5o Saint-Laurent. 6o Rivière des Epinettes.

Mgr Provencher avait souvent exprimé les regrets que lui causait la pénible nécessité où il s'était trouvé d'abandonner l'établissement de la Baie des Canards, (Lac Winnipigosis), fondé par M. Darveau, et celui de Notre-Dame du Lac, (Lac Manitoba), fondé par le R. P. Bermond. La mort de M. Darveau, le départ du R. P. Aubert remplacé par le R. P. Bermond, sans personne pour continuer leur travail, avait nécessité cet abandon; mais d'après les désirs de tous il ne devait être que temporaire.

Aussi Mgr Taché se préoccupa vivement du soin de rétablir ces missions et de refaire les deux établissements abandonnés, si ce n'est à l'endroit même où ils avaient été commencés, du moins auprès des mêmes lacs et en faveur de la même population, composée de quelques familles métisses et de sauvages sauteux, ceux-là même qui s'étaient montrés si rebelles à la grâce. Aujourd'hui le nombre des catholiques dans ces localités s'élève à environ 1,600; chaque année quelques conversions augmentent le nombre des fidèles.

La population est disséminée sur les bords des deux grands lacs que nous avons indiqués plus haut et quelques autres plus petits; c'est un pays tout à fait de missions primitives, où les missionnaires ont encore beaucoup à voyager et ne peuvent le faire que d'après les modes indiqués au commencement de ce récit.

Le R. P. Camper, vicaire de toutes les missions des Oblats, a choisi Saint-Laurent pour sa maison vicariale; il est aidé par les RR. PP. Gascon, Dupont et Magnan, et le Frère Mulvihill. Le R. P. Cahill est à Saint-Laurent comme convalescent.

Saint-Laurent, qui remplace Notre-Dame du Lac, est un bon établissement; les missionnaires y possèdent une église, une résidence et une école à laquelle 90 enfants reçoivent une instruction soignée.

A la Baie des Canards et sur les bords de la Rivière aux Epinettes s'élève un second établissement repris de celui de M. Darveau. Les Pères y ont leur résidence doublée d'une chapelle et une école pour les enfants indiens; trois autres écoles catholiques fonctionnent aussi sur d'autres réserves sauvages. Outre ces cinq stations construites, les missionnaires en visitent plusieurs autres où il n'y a rien de permanent, mais où ils donnent, dans des visites passagères, leur ministère aux pauvres Indiens qu'ils appellent à la foi. 92 baptêmes et 612 communions sont quelques-uns des fruits de salut cueillis par les bons Pères des Lacs Manitoba et Winnipigosis.

7o Sainte-Anne.

La paroisse, qui porte ce nom, date de 1864; elle est située au sud-est de Saint-Boniface, " dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine."

Son dévoué curé a nom Raymond Giroux. La population catholique est d'environ 900 âmes et les enfants, au nombre de 200, se groupent dans les trois écoles que la paroisse a l'avantage de posséder. La plus nombreuse de ces écoles est celle tenue par les Rdes Sœurs de la Charité qui, au nombre de cinq, font un grand bien à la population. Outre leurs élèves externes, les religieuses reçoivent comme pensionnaires des jeunes filles de la paroisse.

L'église est située auprès du couvent et un peu plus loin, toujours sur les bords de la rivière la Seine, se trouve le presbytère, modeste habitation, qui prouve que le pasteur est plus occupé des intérêts de Dieu et de ses ouailles que de son propre bien-être.

8o Fort Alexandre. 9o Portage du Rat.

Le premier de ces établissements est situé à l'embouchure de la rivière Winnipeg, le second, au contraire, à sa source; ces deux stations avec le Fort Frances sont précisément les trois postes que les premiers missionnaires, venus à la Rivière-Rouge, avaient vus en se rendant au Fort Douglas.

C'est sur les bords de la rivière Winnipeg, entre le Portage du Rat et le Fort Alexandre qu'avait été commencé un des établissements, que Mgr Provencher se trouva dans la cruelle nécessité d'abandonner plus tard.

J'avais vu couler les larmes des yeux de ce vénérable prélat, subissant cette pénible nécessité et regrettant d'enlever aux Sauteux de ces parages, déjà si mal disposés, la seule chance de salut qui leur avait été offerte. Les regrets de mon vénérable prédécesseur me poursuivaient moi aussi, dès les commencements de mon administration; aussi je dirigeai naturellement mon attention vers ce pays.

Plusieurs missions passagères furent données en plusieurs endroits et à plusieurs reprises jusqu'au Lac la Pluie; enfin en 1867 un établissement fut définitivement créé au Fort Alexandre, et en 1880 on commença celui du Portage du Rat. Ces deux établissements et les stations nombreuses qui en dépendent furent confiés au zèle des Pères Oblats. Aujourd'hui le R. P. Lebret O. M. I., a la direction du Fort Alexandre, tandis que le R. P. Beaudin, O. M. I., soigne celui du Portage du Rat, et que le R. P. Marcoux, O. M. I., et le R. P. Allard, O. M. I., travaillent à l'évangélisation des stations nombreuses où se réunissent des sauvages, par exemple, au Lac de la Rivière de la Pluie, à la petite Rivière aux Anglais, et jusque sur les bords du Lac Winnipeg.

Sur la réserve des sauvages du Fort Alexandre la mission possède une église, une maison pour les missionnaires et une école où 41 petits Indiens s'efforcent de devenir savants.

Sur la réserves des sauvages de Fort Frances l'école reçoit une cinquantaine de petits indigènes, tandis qu'il y en a une quinzaine à l'école d'une troisième réserve.

Au Portage du Rat le missionnaire a sa résidence, sa chapelle et deux écoles fréquentées par 73 enfants de blancs.

Les missionnaires, occupés dans ces établissements et aux stations qui en dépendent, ont en 1887 baptisé 108 personnes, dont 59 étaient des sauvages, et donné la communion pascale à 604 personnes, dont la moitié à peu près tient à cette nation des Sauteux dont la conversion avait d'abord paru impossible.

10o Selkirk. 11o Piguis.

Les missions dont il vient d'être question se sont encore fortifiées par les établissements de Selkirk et de Piguis, qui les bornent au sud et à l'ouest. Selkirk est une petite ville presque toute protestante et Piguis, une réserve de sauvages, dont la majorité est aussi non catholique; il y a pourtant 326 catholiques dont à peu près la moitié sont des Sauteux convertis. Le R. P. Allard, O. M. I., et le R. P. Marcoux, O. M. I., font alternativement le service divin dans ces deux établissements. Selkirk a pour église un ancien temple protestant acheté de la secte méthodiste et consacré au Dieu de l'Eucharistie. Les missionnaires ont aussi en ce lieu une bonne résidence et une école fréquentée par 20 enfants blancs.

Piguis a une chapelle construite par les Sauvages eux-mêmes, dans une partie de laquelle se fait la classe pendant la semaine. Il y a aussi une autre école à l'autre extrémité de la réserve.

Le chiffre des baptêmes en 1887 a été de 22, celui des communions pascales d'à peu près 100, et ces deux chiffres répartis également entre la population blanche et les sauvages.

12o Fort Qu'Appelle. 13o Fort Ellice.

14o Montagne de Bois. 15o Montagne de Tondre.

16o Lac Croche.

Dès son arrivée dans le pays, Mgr Provencher avait visité la vallée de la rivière Qu'Appelle; il y avait dit la sainte messe, administré les sacrements, c'était une semence de foi qui ne devait pas périr! Il est vrai que ce ne fut que quarante-cinq ans plus tard que cette semence commença à se développer.

L'Evêque de Saint-Boniface, au cours d'une visite pastorale vit le Fort Ellice, la vallée de la Qu'Appelle, la Montagne de Tondre; il conjura le ciel de lui donner le moyen de faire quelque chose pour le Dieu qui a créé ce beau pays. N'ayant point de missionnaires à sa disposition, le chef du diocèse retourna à Qu'Appelle l'année suivante, 1865, il y passa un mois, vit tout ce que l'infidélité a de dégradant pour le sauvage, et le contraste heureux manifesté par la conduite de quelques bons chrétiens. Ces derniers étaient si heureux de voir leur premier pasteur, à près de 500 kilomètres de chez lui.

La création d'un établissement à Qu'Appelle fut déterminée dès lors et le site en fut choisi. Dès le printemps suivant, voyant que l'Evêque n'avait personne à sa disposition, le zélé curé de Saint-Norbert s'offrit pour aller commencer l'établissement projeté. Ses services furent acceptés avec reconnaissance et au printemps de 1866, puis encore au printemps de 1867, M. Ritchot alla travailler à l'établissement de Qu'Appelle.

Le R. P. Decorby était arrivé de France à l'automne de 1867; à l'été de 1868, il reçut son obédience pour la nouvelle mission. Plus tard d'autres Oblats lui furent donnés pour compagnons et tous ensemble travaillèrent au groupe des missions de la vallée de la Qu'Appelle et des environs.

Les mauvaises dispositions des sauvages suscitèrent bien des difficultés; l'œuvre de régénération est lente, mais le triomphe de la grâce n'en est pas moins éclatant.

Les Oblats qui travaillent aujourd'hui dans ce groupe de missions sont les RR. PP. J. Magnan, Decorby, St-Germain, Campeau, Page et Chaumont, ainsi que le Frère Doyle.

En plus de Qu'Appelle, de Saint-Lazare et de la Montagne de-

Bois, où ils ont des résidences, les Pères ont à donner leurs soins aux réserves sauvages d'Ellice, de la Pointe aux Lézards, de Pelly, du Lac Croche, de la Montagne de la Lime, de la Montagne de Tondre, de Paskova et des Sioux, sans compter plusieurs agglomérations de fidèles qu'il faut visiter jusqu'à des distances considérables et dans des directions diverses.

Ce groupe de missions contient quatre résidences, quatre chapelles, trois écoles pour les blancs et cinq pour les sauvages.

Ces missions comptent environ 16,000 catholiques, plus ou moins dispersés au milieu des protestants et des infidèles. En 1887, 740 personnes ont fait leur communion pascale et le saint baptême a été administré à 176, dont 72 sauvages. Une heureuse impulsion semble avoir été donnée récemment à ces missions et nous espérons.

17o Ecole industrielle.

Le gouvernement d'Ottawa a établi plusieurs écoles industrielles en faveur des jeunes indigènes de ce pays; une de ces écoles se trouve dans mon diocèse. A ma demande, le gouvernement a bien voulu la placer tout près de notre mission de Qu'Appelle. Les autorités m'ont demandé quelqu'un pour la diriger. J'ai désigné le R. P. Hugonard, O. M. I., qui en a été nommé principal et qui la dirige depuis son érection en 1884.

Les Sœurs de la Charité ont bien voulu prêter leur concours à cet établissement si important, elles y sont au nombre de six.

L'établissement est tout à la charge du gouvernement qui nourrit et habille les enfants, rémunère les employés, construit et entretient les édifices et y exerce un contrôle entier. Ce contrôle ne nuit en rien à l'action religieuse, puisque l'instruction, le gouvernement et la discipline sont sous la direction du Principal qui est prêtre. C'est une combinaison qui n'est pas l'idéal de ce qui est mieux, mais sans laquelle l'école ne pourrait pas subsister, du moins avec les résultats qui s'obtiennent aujourd'hui; les missionnaires sont trop pauvres pour recueillir et élever les enfants sauvages, ils donnent leur travail et leur dévouement que la grâce de Dieu ne manque pas de seconder. Le gouvernement donne son argent et ses agents en contrôlent la dépense jusque dans les moindres détails. Il y a bonne entente et le bien se fait d'une manière tout à fait consolante. Plus de cent enfants sont actuellement pensionnaires dans cette école industrielle. Les travaux d'agrandissement qui sont poussés avec activité vont permettre de porter, dans quelques semaines, à 150 le nombre des jeunes Peaux-Rouges, qui reçoivent ainsi le bienfait d'une éducation chrétienne.

Ce sanctuaire pour l'enfance sauvage devient pour les missionnai-

res une source de consolations bien douces et bien vives. Placée au centre de réserves en majorité païennes, l'influence de cette école a des résultats incalculables, non seulement pour ceux qui y sont, mais aussi bien pour tous ceux qui la voient et la connaissent. Comme ce sont souvent de jeunes païens qui y sont admis, il s'y fait tous les ans une dizaine de baptêmes.

18o Sainte-Marie.

C'est en face de Saint-Boniface, sur la rive ouest de la Rivière-Rouge, c'est au Fort Douglas que les premiers missionnaires étaient débarqués. C'est là que pour la première fois ils avaient offert les Saints Mystères, fait descendre du Ciel la Victime Régénératrice, voulant sauver le Nord-Ouest. Ces grâces premières devaient produire leur effet dans le lieu même où Dieu les avait données si généreusement.

Le Fort Douglas de 1818, c'est Winnipeg en 1888. C'est aujourd'hui comme alors, quoique dans des conditions différentes, la capitale du pays; aussi quelle ne fut pas ma joie, lorsque en 1869, je pus y acheter une maison, y ouvrir une école te y dire la sainte messe. Ce sont les commencements de la paroisse Sainte-Marie, dont l'importance est même plus grande que celle de Saint Boniface, à quelques points de vue.

Le R. P. McCarthy, O. M. I., fut le premier chargé de la paroisse naissante qui alors comptait à peine 50 catholiques. Aujourd'hui c'est le R. P. N. Ouellette, O. M. I., membre du Bureau d'Education qui est curé de Sainte-Marie. Il a pour l'aider dans son ministère son prédécesseur, le même P. McCarthy, et le R. P. Fox, O. M. I., vénérable et aimable vieillard, qui nous a procuré à tous l'immense consolation de le voir arriver d'Angleterre, l'automne dernier, pour mettre ses talents et son expérience au service de nos populations parlant l'anglais.

Sainte-Marie possède une belle église, consacrée elle aussi par les imposantes cérémonies de la dédicace. En 1887 le baptême y a été administré à 84 personnes et la communion pascale à 750.

La résidence des Pères vient de subir des modifications qui la rendent apte à recevoir la communauté des Oblats dans ses réunions pour ses retraites, etc.

Sainte-Marie a le grand avantage de posséder de très bonnes écoles. Celle pour les garçons est dirigée par les Frères de Marie et compte une centaine d'enfants, tandis que les Révérendes Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, venues à Winnipeg en 1874, possèdent dans la paroisse, où est le berceau de leur institut dans le

diocèse, deux Académies. Celle dite de Sainte-Marie pour les élèves plus avancées est enrichie d'un pensionnat et fréquentée par 150 élèves, tandis que l'Académie des Saints-Anges ouvre ses classes à plus de 100 enfants qui les suivent avec bonheur. A l'Académie Sainte-Marie les Sœurs ont une jolie chapelle et la sainte Messe y est dite tous les jours.

19o L'Immaculée-Conception.

L'étendue de Winnipeg a nécessité la division de la paroisse de Sainte-Marie et la formation de celle de l'Immaculée-Conception. Cette dernière a l'avantage d'avoir pour curé le Rév. M. A.-A. Cherrier, membre du Bureau d'Education et du Conseil de l'Université. C'est dans les limites de cette paroisse que se trouvent les usines de la grande voie ferrée dite: *Canadien Pacifique*. La gare de ce chemin est aussi là, pour recevoir les voyageurs de sept autres lignes de chemins de fer qui se soudent à la voie principale à Winnipeg. Cet état de choses donne à l'Immaculée-Conception une population flottante qu'il est très difficile d'atteindre. Ceux qui résident habituellement ont fourni 200 communions pascales et 54 baptêmes ont été faits.

Les Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie ont aussi une très belle école à l'Immaculée-Conception où elles reçoivent 112 élèves; 40 garçons vont à l'école Saint-Joseph qui est construite dans la paroisse Sainte-Marie, mais tellement sur les limites que la majorité de ceux qui la fréquentent appartiennent à la paroisse de l'Immaculée-Conception.

20o Le Pénitencier.

La religion vient au secours de toutes les misères comme elle veut purifier toutes les âmes. Le gouvernement de notre pays conserve des notions chrétiennes et il sait que l'enseignement religieux est la grande école de la réforme; c'est pourquoi des chapelains sont nommés pour nos prisons d'Etat. Cette nomination revient de droit à l'Evêque, mais le gouvernement fait tous les frais du culte et paie le chapelain.

Le pénitencier du Manitoba est situé à 16 milles au nord-ouest de Winnipeg, sur un monticule qui domine la vaste prairie au milieu de laquelle il s'élève. Le R. M. G. Cloutier, nommé avec les prêtres de l'archevêché, en est le chapelain catholique.

Une des deux chapelles de l'établissement est exclusivement consacrée au culte catholique. Le Bon Larron en est le titulaire. Non seu-

lement le chapelain a toute liberté pour procurer les secours religieux aux détenus, mais ceux-ci sont conduits régulièrement pour tous les offices publics. Ils y vont volontiers, car l'action religieuse leur offre une consolation si efficace que tous ces prisonniers reviennent à des sentiments meilleurs pendant leur détention. Presque tous les sauvages païens, qui ont été condamnés au pénitencier, s'y sont convertis et ont été baptisés. En un jour, j'ai eu la consolation de donner le saint baptême à trente sauvages, détenus politiques. Cette année M. Cloutier en a baptisé trois, comme il a fait communier tous leurs compagnons d'infortune.

Les autorités permettent aux catholiques qui habitent le voisinage du pénitencier d'y assister aux offices et de recourir au ministère du chapelain exerçant ses fonctions dans la chapelle. C'est ainsi qu'il s'y est fait 4 baptêmes d'enfants et 22 communions pascales en sus de celles des prisonniers.

21o Sainte-Agathe.

En remontant la Rivière-Rouge. 13 milles au sud de Saint-Norbert, on arrive à Sainte-Agathe, située sur la rive ouest. L'établissement définitif y fut commencé en 1872, à la suite de plusieurs visites passagères faites les années précédentes. Au temps de l'érection canonique de la paroisse, le Rév. C. Samoisette en fut nommé curé, et l'est encore aujourd'hui malgré le faible état de sa santé. Sainte-Agathe possède son église, sa cure et trois écoles fréquentées par 93 enfants. L'an dernier le baptême fut donné à 18 nouveau-nés et 273 personnes firent leur communion pascale.

22o Saint-Jean-Baptiste.

En remontant encore la Rivière-Rouge vingt-trois milles au sud de Sainte Agathe et sur la même rive, on voit se dessiner le joli village de Saint-Jean-Baptiste avec son élégante petite église et son presbytère, où le R. M. Fillion accorde toujours une hospitalité si généreuse à ceux qui visitent sa paroisse.

C'est en 1876 que des immigrants, venus des Etats-Unis, se sont groupés à Saint-Jean-Baptiste et y ont nécessité la création d'une paroisse qui prend un développement rapide, que le curé y a baptisé 46 enfants l'année dernière et donné la communion pascale à 450 personnes. Il y a une bonne école à côté de l'église et trois autres à différents endroits de la paroisse. Les 135 enfants d'âge de recevoir une instruction élémentaire fréquentent tous ces écoles.

23o Saint-Joseph. 24o Saint-Pie.

En continuant à remonter la Rivière-Rouge jusqu'à la frontière des Etats-Unis, on traverse les paroisses de Saint-Joseph et de Saint-Pie qui, comme la précédente, sont formées par des groupes de Canadiens rapatriés. Chacune de ces paroisses a son église et une résidence pour le prêtre: néanmoins le chiffre minime de la population les a fait confier à un seul curé qui les dessert toutes deux.

Saint-Pie, la moins nombreuse. a eu 17 baptêmes tandis que Saint-Joseph en a eu 18. Dans les deux la communion pascale a été reçue par 285 fidèles. Il y a trois écoles dans ces paroisses; l'éloignement des habitations en rend la fréquentation difficile et les trois ensemble ne comptent pas plus de 60 enfants.

25o Emerson.

Rendu à la frontière américaine on entre dans la ville d'Emerson qui occupe les deux rives de la Rivière-Rouge. Cette cité très ambitieuse à son origine a vu pâlir sa gloire et diminuer ses espérances. La population s'y était portée avec empressement, elle s'en est retirée en grande partie. Il n'y est resté que 82 catholiques qui ont laissé fermer leur école. Au nord d'Emerson, sur la rive est de la Rivière-Rouge, il y a une réserve sauvage, dont le chef et 42 de ses sujets sont catholiques. Plus heureux que leurs voisins, et leurs frères en religion, ces sauvages ont une école fréquentée par 18 enfants. Deux enfants sauvages. deux enfants blancs et cinq adultes ont reçu le saint baptême en 1887, tandis que 60 ont fait leur communion pascale. M. Jutras est curé d'Emerson.

La réserve des sauvages Sauteux compte plusieurs centaines de païens, dont plusieurs se préparent à devenir chrétiens. Il y a une église et un bon presbytère à Emerson. Le chiffre si restreint de la population catholique laisse bien des loisirs à M. Jutras; aussi chaque second dimanche et plusieurs fois sur semaine il franchit la frontière américaine et va à Saint-Vincent et à Pembina, deux villages des Etats-Unis qui n'ont point de prêtre. Il utilise ainsi son temps, au milieu d'une population qui n'est point soumise à ma juridiction, mais à laquelle, à la demande de son Ordinaire, j'ai permis à M. Jutras de rendre un service dont elle a tant besoin.

26o Saint-Pierre.

D'Emerson le chemin de fer conduit à la paroisse Saint-Pierre, située sur les bords d'un ruisseau qui porte le nom peu euphonique

de Rivière-aux-Rats. La première idée d'y fonder une paroisse est venue à M. Ritchot, le jour même de la fête de saint Pierre en 1870, et le chef des Apôtres fut choisi pour titulaire. M. l'abbé J. M.-A. Jolys en est le curé actuel. L'établissement est prospère et possède une église, un presbytère et un couvent avec chapelle intérieure. M. le Curé a pourvu son église de beaux ornements. Les Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie ont un pensionnat dans leur couvent; en classe les pensionnaires se joignent aux externes.

Il y a trois autres écoles dans la paroisse; le nombre des enfants inscrits dans ces écoles s'élève à 180. L'immigration aide encore l'augmentation naturelle de la population. 42 baptêmes et 382 communions pascales ont été enregistrés l'année dernière.

27o Saint-Joachim.

Retournant sur les bords de la rivière la Seine, à 32 kilomètres à l'est de Saint-Pierre, on pénètre dans la municipalité de La Broquerie, qui forme une paroisse encore à son début puisqu'elle n'a été commencée qu'en 1884.

M. P. Pelletier est curé de Saint Joachim. Ses ouailles ne sont qu'au nombre de 300, mais ces 300 appartiennent à des familles canadiennes. C'est assez dire que l'augmentation sera rapide. Les registres de l'année dernière font foi de 22 baptêmes de nouveau-nés.

Les deux écoles sont fréquentées par 47 enfants. Le nombre des communions pascales a été 161. Une partie de l'édifice, qui s'appelle chapelle, servait de résidence au curé, mais les besoins du culte le requérant absolument, les paroissiens sont à construire actuellement un presbytère.

28o Lorette.

En laissant Saint-Joachim et en longeant la rivière la Seine qui coule vers le nord-ouest, on traverse toute la paroisse de Sainte-Anne, pour arriver à une autre dédiée à l'Enfant bénie de Joachim et d'Anne, sous le vocable de N.-D. de Lorette, que la Seine traverse aussi dans toute son étendue. Cette petite rivière va se jeter dans la rivière Rouge au centre même de la ville de Saint-Boniface.

M. Joseph Dufresne est curé de Lorette, où il goûte les consolations que les bonnes populations donnent à leur pasteur en retour du dévouement qu'il leur porte.

28 baptêmes et 300 communions pascales ont été faits en 1887

L'église en bois est bien finie; tout à côté le presbytère s'élève au milieu d'un joli bosquet; trois écoles ouvrent leurs portes à 115 des enfants de la paroisse.

29o Saint-Léon.

De retour à Saint-Boniface, montant en chemin de fer et nous dirigeant au sud-ouest, nous saluerons quelques-unes des paroisses que nous avons déjà étudiées et au milieu d'un groupe de catholiques qui habitent les collines et les environs des jolis lacs qui forment la paroisse de Saint-Léon.

Le R. P. Bistche est le pasteur de ce peuple auquel, pour être compris, il faut parler français, anglais et allemand. Les trois écoles de la paroisse, fréquentées par 80 enfants, contribueront probablement à uniformiser le langage.

De 400 âmes qui composent la paroisse, 211 se sont approchées de la Sainte Table à Pâques et 32 enfants ont été baptisés dans le cours de l'année.

Le curé de Saint-Léon, étant le seul prêtre qui parle allemand dans mon diocèse, j'ai dû recourir à son zèle pour porter les secours de la religion à des catholiques dispersés dans le diocèse et qui n'ont que ce moyen de s'acquitter de leurs devoirs. Les démarches du missionnaire n'ont pas été inutiles; il a rencontré 200 personnes ne parlant que l'allemand. 80 ont eu le bonheur de faire la sainte communion et 4 enfants ont été baptisés.

30o Saint-Alphonse.

Saint-Alphonse est située à 40 kilomètres au nord-ouest de Saint-Léon, au milieu des lacs, des forêts et des collines qui, là aussi, rompent la monotonie des prairies. La paroisse n'a pas encore quatre ans d'existence, mais elle peut compter sur un développement certain. Son premier curé, M. T. Campeau est plein de force et d'énergie; il a déjà réussi à construire une chapelle et un presbytère: il a aussi établi trois écoles qui comptent 60 élèves, malgré l'éloignement des habitations. La population de Saint-Alphonse proprement dit ne s'élevait au 31 décembre dernier qu'au chiffre de 278 âmes, dont 160 avaient rempli leur devoir pascal et 19 avaient été baptisés dans le cours de l'année.

Dans les limites de la paroisse se trouve la petite réserve sauvage du Lac du Cygne. M. Campeau y a baptisé 2 enfants et procuré les autres secours religieux à ces pauvres Indiens.

Le curé de Saint-Alphonse a bien voulu consacrer tout dernièrement plusieurs semaines à une tournée de mission à l'ouest de sa paroisse, conduisant lui-même son cheval au milieu des établissements disséminés jusqu'à 150 kilomètres de Saint-Alphonse. Le tableau suivant qu'il m'a transmis donne une idée de l'isolement et de la dispersion des catholiques qui ne sont pas groupés dans nos paroisses.

M. Campeau a visité 18 localités dans lesquelles il a trouvé 43 familles. Le nombre des individus catholiques varie dans ces localités depuis 1 jusqu'à 52. Le missionnaire a fait 6 baptêmes, entendu 78 confessions et donné la sainte communion à 60 fidèles. Il y a vu 261 personnes dont 69 sont des jeunes hommes, 37 des enfants d'âge d'aller à l'école et 35 des enfants au-dessous de 5 ans. Tous ces chiffres disent assez ce qu'il faut de zèle et d'amour des âmes pour courir après tous ces enfants de l'Eglise, éloignés les uns des autres, dispersés à des distances souvent considérables et comme noyés au milieu d'une population non catholique.

31o Saint-Eustache.

Mgr Provencher avait été forcé d'abandonner la mission de la Baie Saint-Paul; une nouvelle tentative fut faite pour la rétablir et tout semblait garantir le succès, lorsque des inondations, survenues trois années consécutives, en dispersèrent la population.

C'est en faveur de ce peuple affligé que fut établie la paroisse de Saint-Eustache, commencée en 1884. C'est M. A.-M. Martin qui en est le curé. Ce jeune prêtre n'est dans le pays que depuis douze mois. Les restes des édifices réunis de la Baie Saint-Paul ont été transportés à Saint-Eustache et l'on s'en est servi pour construire l'église qui est à la veille d'être livrée au culte; en attendant le curé est obligé de faire l'office divin en trois endroits en chacun desquels il y a une école; 88 enfants y reçoivent l'instruction: 21 baptêmes ont eu lieu en 1887 à Saint-Eustache et trois cents communions pascales: ce qui reporte cette paroisse à peu près au chiffre de la population, que comptait la Baie Saint-Paul avant ses derniers désastres.

32o Portage de la Prairie.

A 35 kilomètres de Saint-Eustache, une ville de 2 000 âmes est située sur la rive nord de la rivière Assiniboine; c'est le Portage de la Prairie qui ne compte qu'une centaine de catholiques. Plusieurs localités adjacentes joignent leurs faibles contingents pour porter à 250 le nombre d'âmes qui sont l'objet de la sollicitude du missionnaire qui visite le Portage de la Prairie une fois le mois.

Le dernier rapport officiel porte à 25 le nombre des baptêmes et

à 120 celui des communions pascales. Les catholiques du Portage de la Prairie, comme ceux d'Emerson, ont cru que leur petit nombre les dispensait des sacrifices qu'il aurait fallu s'imposer pour maintenir l'école qui y avait été ouverte, en faveur de leurs enfants. Ces derniers restent exposés aux dangers encourus dans les écoles publiques.

C'est de Saint-Boniface que se fait la desserte du Portage de la Prairie.

33o Brandon.

A 125 kilomètres à l'ouest du Portage de la Prairie, la ville de Brandon s'élève en amphithéâtre sur la rive sud de la rivière Assiniboine, et compte une population de 2 500 âmes, parmi lesquelles il y a environ 150 catholiques auxquels il faut ajouter un égal nombre de fidèles dispersés dans la banlieue. Le curé actuel de Saint-Augustin de Brandon, le R. P. MacDonnell, S. J., n'y est que depuis une couple de mois. Ce digne religieux joint l'âge et l'expérience à l'avantage de parler l'anglais et le français, deux langues indispensables à son ministère.

Il y a à Brandon un couvent de religieuses, dites Fidèles Compagnes de Jésus, venues d'Europe en 1883. A cette époque Brandon donnait des espérances qui n'ont pas toutes été réalisées. On y construisit un beau couvent et les Sœurs y ouvrirent un pensionnat et des classes pour les externes.

Le chiffre total des élèves n'a jamais dépassé 90. Le couvent est dans un site très agréable. Tout auprès s'élève la maison du missionnaire, à laquelle est adjacente la chapelle paroissiale. Il y a aussi une chapelle à l'intérieur du couvent.

Notre-Seigneur réside dans ces deux tabernacles. Espérons que sa divine présence groupera autour de Lui un peuple nombreux d'adorateurs.

34o Oak Lake.

A 40 kilomètres à l'ouest de Brandon se trouve la station d'Oak Lake. Quelques Métis canadiens, s'étant établis autour du beau Lac des Chênes, y attirèrent quelques Canadiens français du Canada et plus tard quelques Français venus directement de France. Aujourd'hui plus de 300 personnes donnent le spectacle d'un groupe tout français, environné par une population anglaise, parmi laquelle pourtant se trouvent quelques catholiques. Le curé d'Oak Lake, qui n'est lui aussi dans le pays que depuis quelques mois, est M. J.-A. Bernier.

Il a trouvé à Oak Lake une chapelle non finie et cependant livrée au culte et une école fréquentée par une quinzaine d'enfants. M. Bernier a réussi depuis à se faire une habitation. En 1887 il n'est mort qu'une personne à Oak Lake, tandis qu'il y est né 14 enfants. Un adulte amené à la foi a porté à 15 le nombre des baptêmes. Plusieurs prêtres y ayant exercé le ministère durant l'année, j'ignore le chiffre des communions pascales.

35o Saint-André.

Notre pays vient de se révéler au monde: plusieurs nations de l'Europe veulent en faire l'essai et sans s'en douter peut-être viennent augmenter la confusion des langues. C'est ainsi que 45 familles catholiques, qui ne parlent pas d'autre langue que celle des Celtes du nord de la Grande-Bretagne, nous sont venues d'Ecosse. Ces braves fils de Saint-André se sont placés dans les prairies auprès de la grande ligne du chemin de fer du Pacifique, à l'ouest d'Oak Lake. Je n'avais pas de prêtre qui pût les comprendre; heureusement qu'un de mes séminaristes avait avec eux communauté d'origine et de langue. M. Gillis, c'est son nom, vient d'être ordonné prêtre, et je lui ai confié la paroisse de Saint-André à laquelle il avait déjà travaillé comme catéchiste, interprète, même pour les confessions, et instituteur. Avant l'ordination de M. Gillis c'est le R. P. McCarthy, O. M. I., qui portait les secours religieux à la population de Saint-André et du voisinage jusqu'à Broadview.

C'est au milieu de ces fidèles dispersés que cet excellent religieux a pu baptiser en 1887, 16 enfants et 1 adulte, faire faire la première communion à 10 personnes et la communion pascale à 170. Trois écoles ont été établies au milieu des différents groupes de cette bonne population et 70 enfants les fréquentent.

36o Régina.

L'archidiocèse de Saint-Boniface s'étend jusqu'à 691 kilomètres à l'ouest de Broadview. Pleine immense traversée par le chemin de fer Pacifique. Avant la construction de cette grande voie ferrée, cette plaine était déserte. Elle avait été la patrie des bisons qui y erraient capricieusement autrefois par millions, poursuivis par les tribus sauvages qui, au moyen d'arcs et de flèches, tuaient assez de ces animaux pour se gorger d'abondance, sans néanmoins diminuer sensiblement les bandes de leurs victimes. Les étrangers aux nations sauvages vinrent ensuite augmenter le nombre des chasseurs. Des armes à feu, puis des armes de précision décuplèrent les moyens de destruction. On

tua le bison, un peu pour sa chair succulente, beaucoup pour sa robe si bien fourrée et souvent même pour le simple plaisir de tuer. La conséquence était inévitable, mais elle est venue plus tôt que ne l'attendaient les plus clairvoyants; le bison a été détruit, il n'en reste plus sur le territoire canadien. Les locomotives roulent et roulent à travers les plaines de l'Ouest sans que le voyageur qu'elles entraînent puisse découvrir le moindre vestige de ces nobles animaux, naguère encore si nombreux que des experts affirmaient qu'ils ne pouvaient pas être détruits. Les sauvages, privés de leur unique alimentation, sont obligés de recourir au gouvernement qui, en échange de leurs terres, les a parqués sur des réserves, où il les nourrit. La plaine est donc déserte en attendant qu'on réussisse à la repeupler de troupeaux de chevaux, de bœufs domestiques et de moutons; c'est ce que l'on tente de faire sur une grande échelle en plusieurs endroits par l'établissement des *ranches*. Ces élevages réussissent parfaitement à l'abri des Montagnes Rocheuses, mais leur succès est problématique dans les limites du diocèse de Saint-Boniface. La chose n'a pas encore été tentée dans de grandes proportions, excepté pour les chevaux. Pour le moment les seuls établissements de ces plaines se bornent presque exclusivement aux stations de chemin de fer. Quelques-unes de ces stations ont pris des développements assez considérables pour former des villages ou petites villes. De Broadview jusqu'à l'extrémité du diocèse il y a 48 de ces stations. Quelques-unes n'ont absolument que les employés indispensables; d'autres, au contraire, ont une importance assez marquée, tant parce que des colons sont venus se grouper dans le voisinage que parce que les exigences du service requièrent plus de monde. Il y a des catholiques disséminés sur ce parcours et à presque chacun de ces établissements.

On peut juger facilement combien il est difficile de les atteindre tous. Je n'ai que deux prêtres à consacrer à ce ministère dont l'importance n'est égalée que par les difficultés qui le caractérisent. M. D. Gratton est curé de Régina depuis deux ans qu'il est arrivé dans le pays: M. Montreuil, ordonné il n'y a encore que quelques mois, est son vicaire. Ces dévoués missionnnaires sont continuellement en voyage, allant partout où il y a du bien à faire. Leur résidence commune est à Régina, d'où l'un va à l'est s'arrêtant surtout aux stations les plus importantes, telles que Wolseley, Qu'Appelle, Balgonie, et l'autre va à l'ouest visitant Moose-Jaw (mâchoires d'orignal), Swift Current (rivière du courant fort), Maple Creek (rivière aux érables), Medecine Hat (chapeau de la médecine, comme qui dirait chapeau de docteur), sur les bords de la branche sud de la Saskatchewan, etc.

Régina a sa jolie église, son presbytère; Medecine Hat et Qu'Appelle ont aussi leurs chapelles auxquelles sont adjointes des résidences pour les missionnaires A Balgonie et à Swift Current le prêtre trouve

encore des édifices réservés au culte et à l'enseignement. Dans ces pays où tout ce qui existe vient de naître, il est très difficile d'avoir exactement l'état religieux de la population. La position varie chaque semaine et je crains d'être inexact en me servant des chiffres de l'année dernière auxquels seuls je puis recourir. En 1887, M. Gratton avait fait 14 baptêmes dont 1 d'adulte, communié 250 personnes et visité 507 catholiques.

Plusieurs écoles viennent de commencer ou sont à la veille de s'ouvrir; on peut en attendre un grand bien, car je ne parle que d'écoles catholiques. Plusieurs ne le sont pas.

Pasteur de toutes ces brebis dispersées, je me préoccupe fortement du sort de ces âmes pour lesquelles la mienne répondra au jugement de Dieu. Le zèle des deux excellents missionnaires, que je leur ai donnés, me rassure pourtant. Je sais que les enfants reçoivent le saint baptême, que plusieurs fois l'année tous les adultes peuvent, s'ils le veulent, recourir au ministère des prêtres. Le télégraphe et le chemin de fer permettent d'apprendre que la mort menace et d'aller au secours des mourants.

Néanmoins il me tarde énormémemt de pouvoir établir des centres plus nombreux et plus effectifs, de donner à Régina et aux autres stations importantes des écoles. Si ces lignes tombent sous les regards des associés de *la Propagation de la Foi*, je leur demande une prière qui m'aide à atteindre le but que j'ambitionne. Je leur demanderai aussi pardon, ainsi qu'à vous, Messieurs les Directeurs, de vous avoir fatigués par une énumération trop longue et trop uniforme de ce qu'il y a aujourd'hui dans le diocèse de Saint-Boniface. J'aurais peut-être mieux fait de me contenter d'un tableau comme celui qui suit, et qui permet de voir d'un coup d'œil les changements opérés dans le diocèse depuis 35 ans.

TABLEAU COMPARATIF DE L'ÉTAT RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE (DANS SES LIMITES ACTUELLES) AU 16 JUILLET 1853 ET AUJOURD'HUI.

	16 juil. 1853	16 juil. 1888	
Archevêque	—	1	
Evêque	1	—	
Prêtres séculiers	3	23	
Séminaristes	—	7	
Oblats prêtres	2	21	
Oblats frères convers	—	3	
Jésuites prêtres	—	7	
Jésuites scolastiques	—	6	
Jésuites coadjuteurs	—	4	
Frères de Marie	—	4	
Sœurs de la Charité	13	59	
Aides tertiaires	—	10	
Sœurs SS. NN. de J. et M.	—	23	
Fidèles Compagnes de Jésus	—	10	
Résidences de missionnaires	2	42	
Résidences de religieuses	2	12	
Eglises ou chapelles	3	46	
Collège classique	1	1	
Ecoles	3	74	
Hôpitaux	—	1	
Hospices	1	2	
Stations visitées non bâties	12	85	
Etablissements abandonnés	2	4	

Les pages précédentes donnent le résumé de l'histoire des missions de la Rivière-Rouge depuis leur commencement jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant les soixante-dix années de leur existence. Les résultats ne sont pas tout ce que l'ambition chrétienne peut désirer, mais je puis assurer, sans hésitation, que ces résultats ont dépassé les espérances de ceux qui les ont obtenus.

La lumière de l'Evangile ne brille pas partout; cependant elle a lui sur tous les points de cet immense territoire. La connaissance de Dieu a été offerte aux tribus diverses qui peuplent ces régions, même jusqu'à leurs extrémités les plus inhospitalières. Les cœurs bien dis-

posés se sont ouverts aux inspirations de la grâce, et il ne s'en est pas trouvé d'assez endurcis pour se soustraire entièrement à l'influence du christianisme. Les mœurs les plus sauvages et les plus barbares ont été adoucies. Les nations les plus féroces ont renoncé à leurs cruelles habitudes. Les guerres traditionnelles de races parmi les tribus ennemies ont cessé. On ne se bat plus, on ne se scalpe plus; il n'y a plus d'ennemis dont on veuille boire le sang. On n'ambitionne plus de faire des victimes pour les ruer sur les cabanes, les déchirer en lambeaux et se faire des ornements de leurs chaires palpitantes.

Une tourmente insurrectionnelle a agité le pays en 1885, les sauvages se sont soulevés; ils ont tué quelques blancs; deux missionnaires ont été frappés par la balle meurtrière des insurgés qu'ils voulaient apaiser. Cette atrocité, au lieu d'exciter la fureur, l'a calmée. Les auteurs du crime, eux-mêmes, ont été épouvantés de leur conduite. Il y a quelques années, la vue du sang aurait surrexcité la rage de ces barbares, cette fois elle l'a apaisée. Ils ont eu horreur d'eux-mêmes, ils se sont livrés à la justice, sachant bien qu'ils seraient punis, et quand la peine capitale leur a été infligée, ils ont demandé et reçu le baptême, accepté leur châtiment comme une juste punition de leurs forfaits, et sont morts dans des sentiments de foi et de repentir. Donc le sentiment chrétien a pénétré parmi les plus farouches enfants de l'Ouest, au milieu desquels on regrette de ne pas trouver un plus grand nombre de fidèles.

Quant aux sauvages moins méchants, ils ont volontiers accepté la bonne nouvelle de l'Évangile, et il est extrêmement consolant de voir jusqu'à quelle perfection ils en ont compris et en pratiquent les obligations.

Les métis, ou race mêlée, étaient tous infidèles lors de l'arrivée de Mgr Provencher, ils sont tous chrétiens déjà depuis plusieurs générations et forment une population honnête et respectée.

Les étrangers au pays, qui y arrivent pour s'y établir, trouvent tous les secours dont ils ont besoin pour la sanctification de leurs âmes, pour l'instruction de leurs enfants depuis les premiers rudiments jusqu'aux degrés académiques, et tout cet enseignement est essentiellement chrétien. Des asiles de bienfaisance recueillent les orphelins, les infirmes et les malades, en sorte qu'il n'y a aucune exagération à dire que la grâce de Dieu a renouvelé la face de cette terre toute infidèle il y a soixante-dix ans et toute chrétienne aujourd'hui.

Dieu dans sa miséricorde a procuré cet heureux changement, mais pour l'assurer il a demandé à ses envoyés le dévoûment, le zèle

et souvent la souffrance. Le disciple n'est pas plus que le Maître. Les disciples du Divin Maître ont accepté la mission laborieuse qui leur était assignée. L'histoire de nos missions, si elle était écrite en détail, multiplierait le récit d'actes d'un héroïsme marqué, fruit du zèle le plus pur et le plus actif.

A côté du zèle du missionnaire, il serait injuste de ne pas mentionner celui des âmes généreuses qui les ont aidés. Des aumônes particulières recueillies dans l'ancien Canada ont été pendant longtemps les seules ressources de Mgr Provencher et de ses généreux compagnons. Plus tard l'œuvre sublime de *la Propagation de la Foi* est venue en aide d'une manière plus régulière et plus efficace. Il est bien certain que c'est à votre œuvre, Messieurs, que nous devons la plus grande partie du développement qu'ont pris nos missions. Je suis certain d'être l'interprète des sentiments de tout l'Episcopat de la province ecclésiastique de Saint-Boniface en vous disant: Merci, Messieurs. Vous nous avez aidés puissamment à faire ce que nous avons accompli pour Dieu et pour son Eglise. Sans vous, sans votre œuvre les missions auraient langui et le bien ne s'y serait accompli que d'une manière bien précaire.

Vous me permettez d'ajouter, Messieurs, que mon cœur de missionnaire éprouve aussi une vive reconnaissance pour l'œuvre sœur de celle que vous dirigez, car sans la *Sainte-Enfance* il est un grand nombre d'enfants païens que nous n'aurions pas pu arracher à l'infidélité, ni instruire des vérités chrétiennes. J'ai 15 écoles fréquentées exclusivement pai des enfants sauvages. Sans les secours de la *Sainte-Enfance*, sans ceux de l'œuvre dites des *Ecoles du Nord-Ouest* en Canada, ces écoles n'existeraient peut-être même pas.

Ma conscience d'Evêque doit donc l'expression de sa reconnaissance à toute les œuvres qui nous viennent en aide; à toutes les personnes, tant en France qu'en Canada qui par ces œuvres ont contribué à l'établissement, au développement et au soutien de nos missions.

Quant à vous, Messieurs les Directeurs, je ne saurais assez vous dire combien j'admire ce que vous faites pour la Propagation de la Foi, pour l'extension du règne de Jésus-Christ. Que de fois la pensée de votre propre dévoûment a soutenu mon courage mis à l'épreuve. Au milieu de nos courses pénibles et de nos vives apréhensions, je me disais: Si de Paris, si de Lyon, on fait tant pour la Propagation de la Foi, comment pourrais-je, moi, qui suis dans des lieux où je dois propager cette foi, comment pourrais-je hésiter à faire pour mon Dieu tout ce que les circonstances et ma position demandent de moi.

Il y a 43 ans, Messieurs, que la pensée de ce que vous faites me soutient et m'encourage dans ce que j'ai à faire, comme il y a 43 ans

que vos aumônes me nourrissent ou m'aident à nourir ceux que je dirige.

Depuis près de deux ans, une maladie d'épuisement me tient dans un état de langueur qui ne finira peut-être qu'à ma mort. Il y a quelques mois ma fin a paru prochaine, et j'ai craint de mourir sans vous avoir assez remerciés. Aujourd'hui, je suis mieux, et j'en profite pour vous dire la reconnaissance que je dois vous exprimer, avant d'aller rendre compte au juge suprême de l'usage que j'ai fait de vos aumônes.

Que ce Dieu bon écoute ma prière, qu'il vous comble de ses faveurs les plus singulières, vous, vos familles, vos associés et tous ceux qui vous sont chers, qu'il rende au centuple à votre noble patrie le bien qu'elle prodigue à toutes les missions du monde, et en particulier aux missions et aux missionnaires de la province ecclésiastique de Saint-Boniface.

C'est dans ces sentiments, Messieurs les Directeurs, que j'aime à me dire·

Votre tout dévoué et reconnaissant serviteur

† ALEX., Archevêque de Saint-Boniface, O. M. I.

